

Pierre-Yves Menard

Solitude



Pierre-Yves MENARD

Solitude

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3499-9

Dépôt légal : Février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

CHAPITRE 1

Ma chère et tendre Rosine,

Si tu me voyais ce soir devant cette insurmontable feuille blanche, tu sourirais de mon éternelle indécision.

Pourtant, puisque tu m'as quitté et que je reconnais mon entière responsabilité dans cette séparation, je te dois toutes les explications qui vont suivre, parce que je tiens à ce que tu saches que, en dépit de toutes les extravagances que j'ai pu dire ou commettre, et de toute la peine que j'ai pu te faire, tu es sans aucun doute la personne que j'estime le plus au monde, et que seules les circonstances affligeantes qui ont jalonné ma vie ont pu m'entraîner vers de tels excès.

Le seul espoir que j'ai en la vie, aujourd'hui, c'est que tu puisses me pardonner.

Il y a un an, lorsque nous nous sommes rencontrés et que nous avons décidé de vivre ensemble, je dérivais comme une épave. Je n'avais plus de référence, plus rien à quoi me raccrocher. Tout me semblait laid, je me méfiais de tous, je cachais ma terreur de vivre derrière la négation de tout.

Tu m'as accepté, avec toutes mes tares. Je me suis longtemps demandé pourquoi, et j'ai vite découvert que, contrairement à la plupart d'entre nous, tu donnais plus que tu ne prenais, et Dieu sait si, dans ma besace, je n'avais pas grand-chose à offrir.

Alors je me suis servi. J'ai peu à peu pensé que ta vie était un modèle à suivre. Ta compagnie était tellement réconfortante, et ce milieu dans lequel tu évoluais comme un poisson dans l'eau, ce cercle d'intellectuels bon teint, ce bénévolat qui te prenait ton temps de loisir... il me semblait, après mes années de galère passées, que tu possédais, toi, la vérité universelle, et que même une pâle copie de ta vie, ce serait encore pour moi le bonheur.

Je me suis efforcé de suivre ton rythme, ma vie quotidienne a collé à la tienne, je me suis levé tôt pour marcher dans les bois, couché tôt, j'ai

différencié la semaine du dimanche, j'ai partagé tes idées et tes amis. Ah, ces soirées à disséquer Kierkegaard, ces dimanches de fêtes paroissiales...

Je l'ai fait, Rosine... J'ai fait tous ces efforts pour que tu me gardes. Même si, parfois, j'ai eu des envies de meurtres lorsque le grand Benoît, ce boursoufflé de philo me regardait en coin en étalant sa science devant tes copains subjugués.

Des efforts, oui, parce que, vite, la vie m'a parue fade. Ça manquait de cette violence que j'avais toujours connue et dont j'avais besoin pour que mon cœur batte.

Mais il me semblait que, si tu partais, tous mes cauchemars reviendraient. En force.

Tu sais bien qu'ils ne m'ont jamais quitté. Tu le sais bien quand tu vois ma tête de certains petits matins. Il est bien rare qu'au fin fond de mes nuits, n'apparaisse une figure qui me fait hurler.

Cette nuit, je ne dormirai sûrement pas, car je suis seul. Et puis, un de mes cauchemars a pris forme, là, devant moi, sur la table.

Nina m'a écrit...

Ça n'est pas la première fois, mais j'ai jeté toutes les autres lettres au panier, sans les ouvrir. Celle-là, c'est différent, je l'ai décachetée. Parce que tu n'es pas là, Rosine...

Bon sang... cette grande feuille de papier coloré, posée sur la table, c'est comme une fenêtre ouverte sur mon passé. Je ne l'ai pas encore lue, mais je sais ce qu'il y a dedans : l'enfer et le paradis.

Dix ans déjà, et le visage de Nina est toujours gravé dans ma mémoire, comme si je l'avais toujours connue, comme si elle était ma mère, comme si elle était ma sœur.

Je ne t'ai jamais parlé de Nina. Je n'en ai jamais parlé à personne, d'ailleurs, depuis dix ans. J'ai toujours tout gardé en moi. Et c'est comme un poison qui me ronge. Je pense que je ne pourrais jamais en parler à personne de vive voix. Par écrit, c'est mieux, on n'a pas à supporter le regard de l'autre.

Que dois-je faire pour que tu comprennes qui je suis et d'où je viens ? Je ne t'ai jamais rien dit de moi, j'ai toujours opposé mes silences gênés à tes questions d'usage, celles que toutes les personnes qui se rencontrent ont le droit de se poser. Alors que puis-je faire sinon l'écrire ?

Mais sacrée feuille blanche ! Ceux qui la lisent en quelques minutes ne se rendent pas compte des efforts surhumains qu'il faut pour la noircir...

Allez ! Je me sens d'attaque, ce soir, pour rattraper le retard que nous avons pris, toi et moi. Je vais te raconter ma vie...

J'étais autrefois, dans ma plus tendre enfance, un garçon timide et rêveur (je te vois sourire, attend la suite). Nous habitions près de Bordeaux, mon père, ma mère, mes deux sœurs et moi. Notre famille est de grande lignée. Je suis un Favert de Montgensiat, descendant du comte de Montgensiat, grande figure de la marine française qui, paraît-il, au XVII^e siècle, a mis quelques pâtées aux anglais. Je suis donc comte moi-même, et, comme tu t'en es aperçue, je n'en profite pas pour faire tomber les filles, je me fais appeler simplement Favert.

Mon père, lui, avait une prestance superbe, et il m'intimidait énormément. C'était un gros propriétaire terrien. Il possédait des centaines d'hectares de forêts en Gironde, dont il exploitait une partie en bois d'ébénisterie, et une très renommée propriété viticole, d'où sortaient de grands bordeaux.

Mon père menait son affaire de main de maître. Ça lui prenait tout son temps, et ses rapports avec moi étaient réduits à la portion congrue. En fait, je crois bien qu'il me méprisait, parce que je ne lui ressemblais pas. Il aurait voulu me façonner à son image, mais, à son grand dam, je me dévoilais vite un doux rêveur qui ne mûrissait pas, tandis que lui, s'il se voulait garant des traditions de la noblesse française, il était surtout un redoutable homme d'affaire.

Alors, la déchéance de nos rapports s'exécuta en deux temps : d'abord, jusqu'à environ mes 15 ans, il me réprimanda sans cesse, même pour des broutilles sans importance, comme si ma seule présence l'agaçait. Après, lorsqu'il s'aperçut que tout était vain pour faire de moi un homme, il m'enterra sous son indifférence.

Lorsqu'il est mort, voilà maintenant 5 ans, je ne suis pas allé à son enterrement. C'était pour moi, Rosine, l'ultime occasion de me venger, et je n'en ai pas éprouvé le moindre remords.

Mon père a trouvé le garçon qu'il ne reconnaissait pas en moi, dans ma sœur aînée, Xavière. Je m'en veux de ne plus lui donner signe de vie. Que doit-elle penser de moi ?

Xavière est un peu comme toi, Rosine, elle fait partie de ces personnes dont la présence honore. Son charisme est fort, sa classe est naturelle. Il n'y a jamais dans ce qu'elle dit et ce qu'elle fait d'inconsistance. Elle est de ces gens qu'on écoute et dont on suit l'exemple. Elle a pris dans mon père tout ce qu'il y avait de fort, et elle y a laissé ce qu'il y avait de méchant. C'est le pouvoir et la puissance au service du bien. Le nombre de pétrins desquels elle m'a sorti est incalculable, sans jamais montrer la moindre lassitude ni présenter de facture. Car elle fut une mère pour moi, malgré les quatre petites années qui nous séparaient. Est-ce qu'une mère attend une récompense lorsqu'elle protège son gosse ?

Quant à ma mère biologique, elle s'est contentée de nous pondre. Malgré sa grande beauté et son charme, elle était délaissée par son mari, qui s'est donné tout de même le temps de lui faire trois enfants. Elle s'est créée son univers à elle, fait d'amies superficielles, d'amants de passage, et de quotidien ronronnant. Elle m'a ignoré, et ce fut un des grands drames de ma vie. J'en étais jaloux de tous ces hommes qui lui parlaient, j'en étais amoureux, j'aurais voulu, oh combien de fois, l'épouser. Mes demandes d'affection rejetées, presque toujours, me mettaient dans des états d'excitation masochiste terribles. Je me souviens, une fois, j'avais alors dix ou onze ans, j'étais en manque d'affection, plus que d'habitude, sûrement, elle passa devant moi vite, comme une femme pressée, sans me jeter un seul coup d'œil, alors que, dehors, un klaxon l'appelait. J'ai monté, devant la femme de chambre qui me regarda passer, ébahie, les marches de l'escalier comme un fou, en hurlant et en m'arrachant les cheveux, j'ai couru dans le long couloir où donnait ma chambre, comme un bédard, la tête en avant, pour aller défoncer à moitié le mur du fond, et laissant sur le parquet la trace sanglante de mon coup de folie. Je lui demandais juste un baiser, une fois de temps en temps.

Il y a eu un drame dans notre famille. Un vrai, si on ne considère pas la vie quotidienne chez nous comme un échec.

Ma sœur cadette s'appelait Charlotte. Une nuit, j'avais alors 13 ans et elle 6, elle s'est noyée dans l'étang du parc.

C'était une nuit très claire. La lune brillait comme un soleil d'outre tombe. Je ne dormais pas. Dans la journée, j'avais retrouvé une fille de mon âge dans les bois de la propriété. Nous étions en train de nous becoter, mais vraiment sans faire de mal, je t'assure, lorsqu'un domestique imbécile nous a surpris, et a tout raconté à mon père. Le soir même, il m'appela et me donna une bonne raclée à l'aide de la ceinture qui tenait son pantalon. J'étais très énervé. J'avais en moi le goût du baiser de la fille et en même temps ce désir exacerbé de vengeance qu'on peut trouver dans la cervelle d'un enfant de treize ans. J'aurais écrabouillé les têtes de mon père et de ce domestique, si j'avais eu des mains de géant.

Lorsque, cette même nuit, par la fenêtre qui était juste au-dessus de mon lit, j'ai vu Charlotte qui traversait le parc en courant, je n'ai pas réagi. J'ai pensé que le lendemain, ce con de domestique en prendrait pour son grade pour avoir laissé une porte ou une fenêtre ouverte. Peut-être même qu'on le virerait avec perte et fracas.

Charlotte était en chemise de nuit. Elle avait l'air d'un ange. Elle semblait flotter au-dessus de l'herbe. Son petit chien blanc gesticulait autour d'elle et jouait comme un fou. Lorsque je les ai vus tous les deux se diriger vers l'étang, j'ai bien pensé qu'il y avait du danger. J'ai voulu crier,

prévenir, mais quand j'ai ouvert la bouche, aucun son n'en est sorti. Et quand elle a disparu dans les bois qui entourent l'étang, je suis retourné m'allonger sur mon lit. Quels étaient mes sentiments, à ce moment-là ? Je savais bien que je tenais ma vengeance, mais à quel prix ? J'ai senti des larmes couler sur mon visage, mais j'ai cru que c'était des larmes de joie.

Charlotte aurait vingt sept ans aujourd'hui. Elle serait bien mariée, et son mari serait mon meilleur ami...

Quand à mon père, il a été le plus fort, encore une fois. A l'enterrement de Charlotte, je m'attendais à voir mes parents effondrés, bouleversés, criant leur désespoir. Et bien ni mon père, ni ma mère ne versèrent une larme.

Ma mère partit quelques semaines plus tard avec un amant plus vaillant que les autres. Mon père s'organisa rapidement, la remplaça auprès de nous par une préceptrice revêche, et la vie, au château, reprit son cours sans dévier d'un pouce.

Voilà ma famille, Rosine, brièvement présentée. Je sais qu'aujourd'hui, Xavière a repris l'exploitation viticole de mon père, et je suis certain qu'elle s'en tire très bien.

Et bien, finalement, cette feuille m'inspire. J'ai toujours eu honte de parler de mon père et de mes rapports avec lui comme si c'était une tare d'avoir des parents indignes. Mais l'irresponsabilisation de la feuille me convient très bien. Lorsque tu liras ces mots, je ne serais pas là. Alors...

Je suivais à l'époque des études lamentables et j'échouais d'examen en examen. Mon père avait renoncé depuis longtemps à m'utiliser dans son entreprise et même, je l'ai dit, il avait renoncé à tout vis-à-vis de moi. Ainsi, à presque vingt quatre ans, je n'envisageais toujours rien de sérieux. Si, quelques vagues études de lettres, dont je ne tirais qu'un plaisir flou lorsque l'auteur étudié me convenait, mais pas au point d'être assidu à l'amphithéâtre.

Je dépendais de mon père, financièrement. Son chèque mensuel me permettait de pourvoir à mes charges fixes, et aussi, mais seulement parfois, de me divertir.

Cependant, l'oisiveté est un luxe très cher. Tu ne sais pas, Rosine, tu n'as jamais été dans cette situation, tu as toujours gagné ta vie. Moi, dans mon petit studio de Bordeaux, près de la fac, j'avais écrit en gros sur un mur :

« NE PERDONS PAS NOTRE VIE A LA GAGNER ! »

Je n'envisageais pas autre chose qu'une existence entièrement dévouée, corps et âme, au Dieu « HASARD » et au tout-puissant « MOMENT PRESENT ».

Ceux qui travaillaient étaient des morts-vivants...

Ainsi, je brûlais ma vie avec d'autres qui, comme moi, vivaient d'offrandes paternelles, dans les boîtes de nuit et les casinos. Mais, vois-tu, dans le monde sans pitié des paresseux, on laisse sur le quai de la gare ceux qui ne peuvent pas prendre le train des plus riches. Après quelques folies, le chèque de mon père fut bien insuffisant. Pas question de lui demander une rallonge, il aurait été capable, le bougre, par méchanceté, et uniquement par méchanceté, de me couper carrément les vivres. Il fallait donc que je me résolve à gagner de l'argent par mes propres moyens.

Mais il n'était pas question de travailler !

Que fallait-il que je fasse ? Je me suis longtemps posé la question, pendant que les petites dettes que je contractais s'accumulaient insidieusement à droite et à gauche jusqu'à devenir, finalement, un véritable problème à résoudre. Ma réputation de fils de riche qu'on ne craignait pas de dépanner, s'effritait au fil du temps, et j'en détestais d'autant plus mon père, que j'ai longtemps considéré comme le seul responsable de mes ennuis.

En fait je devenais, par mes besoins grandissants d'argent, mon désœuvrement, mon insouciance et surtout ma naïveté, une proie toute désignée pour la faune de petits truands qui hantait les bas quartiers de Bordeaux. Il m'arrivait aussi de fréquenter ces endroits pour me ravitailler en drogues de toutes sortes.

Un soir, une de ces canailles, Manu (l'infâme salaud), que j'avais eu l'occasion de rencontrer dans une boîte de nuit, et à qui j'avais acheté, à prix fort je crois, un peu d'herbe, me proposa une affaire qui, dixit, me permettrait de me renflouer pour peu d'efforts en échange.

Que veux-tu, Rosine, le terrain était particulièrement fertile et sa proposition si simple : pour une commission rondelette, je devais livrer à un marin en instance de départ pour l'Amérique un simple colis.

« Tu comprends, m'avait dit Manu, j'irais bien moi-même, mais les keufs me marquent à la culotte en ce moment. Toi, ils ne te connaissent pas, y-a pas de risque ! Ça te sera facile. En plus, je sais que t'es un peu juste en ce moment, et je veux t'aider... »

Le salaud...

Figure-toi que j'ai bien trouvé le marin en question au rendez-vous indiqué, et que je lui ai remis le colis en main propre. Il l'a défait devant moi, en a sorti un petit sachet de poudre blanche, l'a ouvert, y a trempé son doigt, qu'il a porté à sa bouche.

« Sugar !! A-t-il craché avec un « pouah » de dégoût. Il m'a alors rendu le colis et m'a tourné le dos avec un geste de mépris.

Je suis resté comme un idiot sur le quai à le regarder s'éloigner. Il avait, je me souviens, cette allure chaloupée et satisfaite des marins de comédie musicale des années quarante. S'il avait chanté « singing in the rain », il ne m'aurait même pas surpris.

Quant à moi, j'avais la pénible impression que doit ressentir le dindon quand on le farcit. Et encore, je ne voyais que ma commission qui partait en fumée, c'est dire ma naïveté !

Je suis illico retourner voir mon cher petit truand pour lui dire ma façon de penser. Il fallait que Manu crache au bassinet ! Même si... même si je me fixais des limites, et je me disais qu'il serait raisonnable d'accepter la moitié de la commission, s'il n'y avait pas moyen d'obtenir plus.

Je retrouvais Manu dans sa boîte de nuit habituelle. Il ne se cachait même pas, ce con... Pire, il me regardait avec un sourire en coin qui en disait long. Je pris mon air le plus méchant pour lui dire que je n'appréciais pas du tout ses méthodes. Le ton monta très vite. Et très vite aussi, je me rendis compte du piège dans lequel j'étais lamentablement tombé. Manu, ce sombre fumier à la face de rat, dédaigna le colis que je ramenaï pour me fixer de ses petits yeux piquants.

« Tu comptais me doubler, dit-il avec un aplomb époustoufflant. Tu as remplacé la coke par du sucre ! Et tu pensais que j'allais tomber dans le panneau ? Je t'ai donné pour dix sacs de marchandise ! Dix sacs, tu m'entends ? »

Il m'agrippa par le col et se rapprocha pour m'envoyer son haleine puante au nez.

« Je veux que tu me ramènes soit la camelote, soit le fric, tu m'entends ? Sinon !! »

Appuyant du geste sa menace, il appela ses deux acolytes, autant singes que lui-même était rat, lesquels m'entraînèrent dans un recoin sombre pour me tabasser copieusement.

Les sacs dont parlait Manu, c'était des millions de centimes, tu as bien compris.

Dix millions...

Manu m'avait donné trois jours pour rassembler la somme. Après, les pires scénarios étaient à prévoir. Je savais qu'il n'hésitait pas à asperger les crétins comme moi de vitriol, par exemple, ou à couper une main. Ce Manu était de la pire espèce. Mais je me rendais compte surtout que la bête ne peut pas exister sans la proie.

Je m'étais mis à gueuler en plein milieu de la rue, de douleur autant que de haine. Un couple qui passait s'est retourné, et j'ai entendu la femme glousser aux quelques mots que l'homme glissait à son oreille.

Bon Dieu, je n'ai jamais aimé qu'on se moque de moi ! J'ai pensé aller le prendre par le col, et lui demander de répéter tout haut ce qui faisait rire sa femelle, et puis j'ai laissé tomber...

Peu à peu je me suis calmé.

J'ai marché dans les rues tristes et sombres de Bordeaux. Je me suis mis à regarder la Garonne couler. La noirceur de l'eau m'a attiré comme un gouffre. J'ai songé à plonger. Quand j'y pense encore aujourd'hui, je sens des millions d'aiguilles qui me transpercent le crâne et je me sens transporté au pays des murs fréquents, où rode le désespoir omniprésent.

La nuit était tombée, épaisse, froide et sans lune. Je ne sentais plus les coups que m'avaient donnés les deux oranges-outangs, mais mon visage était en feu. Non, dans ma tête, il y avait comme souvent Charlotte qui me traitait d'assassin, et mon père d'incapable. Je me suis penché, encore plus, sur le parapet du pont. J'ai vu ma mère dans une robe blanche et lumineuse, qui flottait sur l'eau déchaînée du fleuve. Est-ce qu'elle m'en voulait encore ? Que lui avais-je fait, pour qu'elle m'en veuille ? Était-elle partie pour ne plus me voir ? Lorsqu'elle a disparu sous les piles du pont, je me suis penché encore, pour la suivre des yeux le plus longtemps possible, jusqu'à la limite du déséquilibre. Et lorsqu'elle a disparu de mon champ de vision, j'ai dû bêtement lui faire un petit geste d'adieu, et je me suis senti un peu mieux, comme si, finalement, elle ne m'en voulait pas tant que ça, si elle était revenue me voir...

Le fleuve était une grande trouée noire au milieu des lumières de la ville.

Je ne voulais plus penser à rien, parce que toutes mes pensées étaient noires comme la mort. Je voulais être un légume, ou un morceau de bois, qu'un gamin aurait jeté dans le fleuve, bringuebalé à droite et à gauche, sans souci de l'avenir.

Je m'enfonçais dans une torpeur douloureuse, lorsqu'au milieu du fleuve se fit l'image hésitante d'une maison...

D'abord des couleurs, belles saturées. Des couleurs de printemps, fraîches et sans nuance. Des prés verts et des forêts touffues. Puis des cris d'enfants. Charlotte... Charlotte surtout, toute en mouvements. Charlotte en robe blanche au milieu de l'herbe haute. Charlotte à la blondeur éclatante. Charlotte qui s'enfuit à chacun de mes gestes.

Charlotte qui me punit...

Une bonne grosse maison bedonnante comme une matriarche joyeuse aux mille replis de peau. Une belle maison qui trône seule sur la lande.

Charlotte redevient la petite sœur tant aimée, à la fenêtre de la maison qui nous réconcilie. Elle me regarde, me sourit, et me fait un signe.

« Vous avez du feu, jeune homme ? » A-t-on demandé derrière moi.

La bonne vieille maison a éclaté comme un ballon de baudruche trop gonflé. Je me suis retourné vers la voix éraillée qui me sortait si brutalement de mon rêve. C'était une femme. Je me souviens avoir trouvé belle sa silhouette, dans la pénombre, juste quelques secondes, le temps de lui présenter mon briquet allumé, duquel elle s'approcha. Elle avait le visage luisant comme de la cire qui commence à fondre. Elle avait les traits fatigués malgré l'abondance du fond de teint, qui creusaient son front et le dessus de ses lèvres.

C'était une belle de nuit, comme tu dirais, Rosine. Une belle de nuit trop fanée pour inspirer le désir. Après avoir tiré une première bouffée de sa cigarette, elle me proposa ses services. J'y répondis par la négative, je me dégageai de sa présence devenue trop proche, et je m'en allai sans presser le pas. J'ai senti longtemps son regard s'appesantir sur moi. Que faisait-elle si loin de ses bases, sur ce pont désert où rare était le chaland ?

Et moi, qu'y faisais-je ?

D'un seul coup, une tonne de fatigue s'est abattue sur mes épaules. 3 heures du matin. Il était temps de rentrer me coucher. On y verrait plus clair demain. La mauvaise déprime était passée.

Je grelottais dans mon blouson devenu trop léger pour me protéger de la froideur de cette fin de nuit. La pommette de ma joue droite commençait à me tirailler sérieusement, et j'avais sous-estimé la distance qu'il me restait à parcourir pour rentrer chez moi.

En passant par le centre piétonnier de la ville, je me suis aperçu que Xavière n'habitait pas très loin de l'endroit où je me trouvais. Elle louait un duplex dans une petite impasse, à l'abri des grandes artères bruyantes et polluées de Bordeaux.

Je me dirigeai vers sa rue. Il était tard, mais j'avais complètement perdu la notion du temps et de l'heure. Harassé de fatigue, je sonnai à sa porte, prêt à m'affaler sur le paillason si elle tardait à m'ouvrir.

Xavière... Quand je pense à elle, quel bonheur ! Comment deux êtres sortis d'un même moule peuvent-ils être si différents ? Elle si courageuse, tenace, et moi si lâche ! Elle si travailleuse et moi si paresseux. Elle si généreuse et moi si égoïste ! Est-elle du même sang que moi ? J'ai toujours pu compter sur elle, en toutes circonstances.

Elle n'a pas été surprise de me voir devant sa porte en pleine nuit, elle n'a pas cherché à comprendre, seul importait de reconforter son petit frère en piteux état. Elle m'a soigné, couché et veillé jusqu'à ce que je m'endorme fiévreusement.

Le lendemain matin, au travers de mes rêves incertains, je l'ai entendue partir à ses cours d'œnologie, qu'elle suivait si brillamment.

Puis-je lui en vouloir de m'avoir jeté dans la gueule du loup ?

C'est elle qui m'a remis en mémoire Solitude... Cette bonne vieille bâtisse bedonnante qui flottait sur la Garonne, cette image apaisante au milieu d'idées noires, c'était la maison de notre grand-mère qui, du temps de son vivant, nous accueillait parfois, Charlotte, Xavière et moi, le temps des vacances scolaires.

Lorsque je lui ai raconté mes déboires avec Manu et sa ménagerie, elle m'a dit : « Stop ! Avant tout, réfléchissons... Il faut bien cerner la situation. Penses-tu que dans trois jours tu auras l'argent ? Non, bien sur. Qui pourrait t'aider ? Moi, malheureusement, je ne les ai pas, ces millions ! Papa les a mais il ne te les donnera pas. Il est évident que ton Manu a monté ce coup en connaissance de cause, il s'est dit que pour un fils de riche, rassembler cent mille francs en trois jours, ça ne devait pas être un problème. Le hic, c'est qu'il ne connaît pas papa... Si tu n'as pas l'argent, est-ce qu'on peut compter sur la mansuétude de ce petit truant ? Je vois à ta grimace que non, on ne peut pas y compter. Peut-il oublier ? Non plus... Il ne te lâchera pas, dis-tu.

Cherchons des solutions. Tu acceptes le combat... Non, il est trop fort pour toi. Que dis-tu ? Il a déjà aspergé des gens avec de l'acide sulfurique ? Quelle horreur !! De plus, il n'est pas tout seul, il y a aussi, avec lui, les deux gorilles. Il n'aura aucun scrupule à te faire du mal.

Tout raconter à la police ? N'y pensons pas non plus ! Tu risquerais d'avoir des ennuis pour avoir tenté de vendre de la drogue, même si, finalement, ça n'était que du sucre, et puis la police a d'autres chats à fouetter. Elle ne s'occuperait de toi qu'une fois mort ou salement amoché... Nous tournons en rond, mon petit ami. Je crois que pour toi, Jean, le salut est dans la fuite. Courage, fuyons... Il faut que tu disparaisses... »

Elle me demanda encore si, du côté de mes études, ça marchait bien. Elle savait mieux que quiconque que je n'avais d'étudiant que le titre.

« Foutu pour foutu, autant que tu sauves ta peau plutôt que tes études... »

Comme cela était bien dit !

C'est là qu'elle m'a parlé de Solitude, cette vieille maison dans le Jura, qu'elle a couru dans le couloir de son petit appartement, qu'elle a fouillé dans le tiroir du guéridon qui s'y trouvait, et qu'elle est revenue en faisant cliquer triomphalement dans sa main un gros trousseau de clés.

« Ne me demande pas pourquoi c'est moi qui ai récupéré les clés de Solitude. C'est une trop longue histoire. Demain, à la première heure, je t'emmène à la gare, je te mets dans le train, et tu quittes la ville jusqu'à ce que je te dise de revenir. De mon côté, je connais quelques personnes qui vont s'occuper de ton ami... »

Et voilà comment, le lendemain, dans la grisaille d'un samedi d'octobre, je me retrouvais avec ma valise sur le quai de la gare de Bordeaux.

Mais si tu le permets, avant de reprendre, je vais me faire un café bien chaud qui va me détendre les neurones.

CHAPITRE 2

Voilà, installons nous confortablement, aiguisons notre crayon et appliquons nous. Je ne suis pas un écrivain, Rosine, tu le sais. Mes seuls exercices ont consisté jusqu'à ce soir à écrire et envoyer des cartes de bons vœux. Et encore, si rarement. Tu excuseras donc les fautes de syntaxe, les répétitions et l'orthographe. L'important, c'est que tu saches.

J'étais donc dans le train pour Paris, et j'avais tout le temps de cogiter sur mon avenir. A court terme, il était assuré. Financièrement, d'abord. Xavière m'avait payé le billet de train et donné un peu d'argent. Mon compte en banque était plutôt dégarni, mais j'avais ma carte bancaire et mon chéquier, de quoi répondre donc aux premiers besoins avant que mon banquier, cet homme tellement bon et patient, pète les plombs devant l'irréremédiable descente aux enfers de mon découvert, et prenne des mesures radicales, du genre : « Mr Favert, vous me poussez à bout, je mets opposition sur votre carte et je rejette tout chèque se présentant au paiement !! »

Et merde...

En ce qui concernait ma sécurité ensuite. Personne ne m'avait vu partir. A six heures trente du matin, Manu et sa cour dormaient paisiblement. Je ne savais pas comment Xavière allait se débrouiller pour mettre hors d'état de nuire ce salopard et de quelles personnes elle allait se faire aider, mais je lui faisais confiance. Je ne me rendais même pas compte de la galère dans laquelle je risquais de la mettre.

Seul dans mon compartiment, bercé par le bruissement du train, je m'installai dans une semi somnolence, et j'ouvris le catalogue de ces visages et de ces silhouettes furtives qui m'avaient accompagné le temps de ces bouts de vie, aux fins fonds de la France, vers la frontière suisse, lorsque mon père, à regret, décidait de nous emmener chez sa mère.

Xavière m'avait raconté que notre grand-mère, après la mort de son mari, vers l'âge de soixante dix ans, et environ quatre ans avant la mort de

Charlotte, avait rencontré à Bordeaux, au cours d'une soirée consacrée au vin, un grand gaillard venu du Jura pour vendre son vin jaune. Ce fut le début d'un amour fou, et aussi celui d'une déconfiture de notre famille qui allait trouver son apothéose avec la mort de ma sœur et la fuite de ma mère.

Contre l'avis de tous, ma grand-mère s'était installée avec son nouvel ami à Solitude. Mon père, tellement à cheval sur ces sacro-saints principes qui doivent gérer les grandes familles, considérant qu'une femme ne doit jamais quitter le deuil de son défunt mari, les avait excommuniés et avait interdit à quiconque de la famille d'avoir le moindre contact avec ces pestiférés.

Dieu les punit rapidement. Dans certains cas, ça ne traîne pas ! Environ quatre mois après leur retour à Solitude, le grand gaillard fut pris d'une quinte de toux terrible, alors que jusque là, le simple fait de voir passer un médecin dans la rue le faisait mourir de rire, et il trépassa. Ce fut une mort mystérieuse, qui fit jaser, tu t'en doutes bien, Rosine. Mais comme on ne peut pas tuer à distance, mon père ne fut pas inquiet. Pour certains, c'était trop vite dit... Mon père s'était déplacé pour ses affaires à Cuba, quelques mois plus tôt. Pourquoi n'aurait-il pas ramené quelques rites vaudous comme... allez, une poupée de chiffon et quelques aiguilles, et puis une simple mèche de cheveux du jurassien aurait suffi...

Tu vois la scène, Rosine... Mon père, enfermé dans son bureau, dans le noir total, sauf une bougie qui éclaire juste une ignoble petite boule de chiffon sur laquelle est collée une touffe de cheveux grisonnants, mon père qui pique fiévreusement avec aux lèvres un diabolique rictus, et pensant à l'autre, là-bas, celui qui vole les veuves, qui se tord de douleur et qui expire dans des souffrances qu'il a bien méritées !

Mon père, ce cartésien pure souche... Non, mais !

Il se rendit compte rapidement que ma grand-mère qui, en peu de temps, venait de perdre son deuxième compagnon et l'estime de son fils, et qui refusait de revenir à Bordeaux pour ne pas perdre dans ce retour le peu de fierté qui lui restait, risquait de faire une irrémédiable bêtise. Quant à nous, ses enfants, nous n'avions à notre disposition que son absence et sa sévérité, l'indifférence de notre mère, et si peu de vie de famille qu'il serait vain d'en parler. Alors, pour faire d'une pierre deux coups, il décida que nous passerions toutes nos vacances scolaires chez la grand-mère. Ainsi, régulièrement, dans sa grande Mercedes, nous traversions toute la France, il nous déposait à Solitude comme un colis, et repartait dès le lendemain, après quelques banalités échangées et des silences profonds.

Pauvre grand-mère, elle parlait peu, faisait de gros efforts pour nous donner un peu de son affection, comme si sa source s'était tarie, et se

réfugiait souvent dans son atelier, à peindre des vignes ou des marines. Je l'ai entendue crier, hurler, une fois, lorsque mon père lui a appris le décès de Charlotte. Ce fut, je crois, un long appel à la mort, la sienne, peut-être.

Il me fallut d'autres images, plus réjouissantes. Un peu de gaîté n'a jamais fait de mal à personne. Allongé sur ma banquette, je m'accordai un peu de cinéma comique, à revoir les tronches de ces grands dadaïstes, fils des fermes voisines, adversaires ou amis, compagnons de torgnoles, docteurs es bêtises et démolitions, voleurs de tartes, trousseurs de jupons (déjà), cauchemars de leurs parents, du maître d'école et du curé, bref, mes copains...

Le meilleur d'entre tous, c'était Grégoire, surnommé Bidot (je n'ai jamais su pourquoi), un gamin de la ferme d'à côté. C'était sans conteste le chef de la bande, ce grand gaillard rougeaud avec des mains déjà comme des battoirs. Le plus intelligent et le plus cultivé se nommait Gérard, dit Maître, et c'était le cousin du premier. Il avait réponse à toutes les questions, qu'il inventait, le plus souvent, mais on ne pouvait jamais le prendre de court. Il avait en tout cas un tel aplomb qu'on prenait tout ce qu'il disait pour argent comptant.

Je les ai retrouvés, ces deux-là, même si les circonstances n'étaient pas idéales. Et aussi Lucette, et d'autres, à Solitude. Je t'en reparlerai.

Pour traverser la France d'ouest en est, il faut passer par Paris. J'y suis arrivé en fin de matinée. J'aime tellement cette ville que j'ai décidé d'y flâner un peu. Tant pis si je ratais ma correspondance pour Dijon, il y avait suffisamment de trains dans la soirée, et je me sentais libre comme l'air. Et puis j'avais une idée en tête : dans mon carnet d'adresses, il y avait celle d'une petite amie bordelaise qui, comme on dit, était montée à la capitale, faire ses études d'infirmière. Elle s'appelait Myriam, elle habitait un petit studio de la Porte d'Italie. Avec beaucoup de chance, car je ne l'avais pas prévenue de mon arrivée, je l'y retrouvais.

Je pense qu'elle avait gardé un reste de sentiment pour moi, car je dois dire qu'elle m'a accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. A l'époque, vois-tu, je me débrouillais assez bien avec les filles, à tel point que la plupart de celles que je quittais, pour quelque raison que ce fut, me gardaient une petite place dans leur cœur pour un éventuel retour.

Nous avons passé une après-midi torride pour fêter nos retrouvailles (je n'entrerai pas dans les détails), et, vers dix-huit heures, malgré mes efforts pour la retenir, elle est partie « vendre son temps à la société ». Bref, elle est partie travailler.

Je n'avais plus du tout envie de quitter Paris et mon amie si vite, d'autant plus qu'elle m'avait confié les clés de son appartement, me faisant

simplement jurer d'être là à trois heures du matin au plus tard, quand elle rentrerait du boulot.

Je ne pouvais pas tourner en rond dans ce petit studio à l'attendre ! J'étais à Paris, là où on vit la nuit ! Je décidais donc de sortir un peu, juste pour me balader. Là, il m'est arrivé une drôle d'histoire. Je ne peux pas résister à l'envie de te la raconter...

On lie vite connaissance à Paris. Il suffit de choisir le bon endroit, par exemple un bar un peu branché, de boire quelques verres, de payer une ou deux tournées autour de soi, et d'accepter le retour. Après, les langues se délient avec une facilité déconcertante.

Très tard dans la soirée, je me suis retrouvé avec un dernier compagnon de beuverie, Bill, sur les quais de la Seine, à discuter sur les vilenies du genre humain. Je ne sais plus la tête qu'il avait, cet homme là, mais il était bien plus grand que moi, plus gros, avec une voix suave. Il m'a indiqué un banc, en face de Notre Dame, où nous nous sommes assis, et il a sorti de la poche de son manteau une bouteille de whisky et deux petits verres en plastique. On a trinqué une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que la bouteille soit vide et que Notre Dame commence à tanguer devant nous comme un immense paquebot.

Tout à coup, au milieu des vapeurs d'alcool qui commençaient à s'intensifier autour de moi, j'ai vu mon collègue me lancer un œil noir et pointer sur moi un doigt accusateur.

« Satan ! Satan ! Satan ! A-t-il dit en crescendo. Satan gouverne le monde ! Il faut que tu sois de son côté, sinon t'es foutu ! Tu entends, mon petit ami, t'es foutu ! »

Il se lança alors dans une déclamation brouillonne et obscure. J'étais moi-même dans un brouillard épais, et ses paroles ne me parvenaient que par bribes. Il y avait cependant des mots qu'il appuyait fortement et qui ne permettaient pas de douter de son discours : Lucifer, orgasmes infernaux, sang, messes noires, j'en passe, et des meilleures. J'aurais du vite comprendre que j'avais affaire à un cinglé et prendre mes cliques et mes claques dare-dare. Mais sa grosse bouille et ses mains qui s'agitaient sans arrêt me fascinaient, et cette situation me rappelait quelques trips assez épouvantables lorsque, avec quelques copains, gavés de haschich ou de LSD, on s'amusait à se faire peur avec des histoires inventées mais plus effroyables les une que les autres.

Tout à coup, Bill me prit le bras, durement.

« Tu me crois pas, hein ? Tu me crois pas ! Et ben, suis moi ! Tu vas pas regretter de m'avoir connu ! »

Nous avons traversé la Seine, nous agrippant aux lampadaires ou à la rambarde du pont pour ne pas nous affaler sur le trottoir, et nous nous sommes retrouvés derrière le quartier St Michel, dans une petite rue mal famée encore encombrée de poubelles débordantes. Ça sentait le moisi et les égouts, les murs étaient noirs de crasse, les pavés gluants résonnaient sous nos pas.

Au bout de quelques zigzags, mon compagnon frappa à une porte basse. On lui ouvrit après de longues minutes. A l'intérieur, un homme se tenait dans la pénombre. Une lueur rougeâtre s'échappait de la porte ouverte, ainsi que des murmures lancinants qui se mélangeaient aux bourdonnements de mon cerveau imbibé d'alcool.

Mon nouvel ami était un habitué des lieux, le cerbère le connaissait, c'était évident. Mais il avait beaucoup de difficulté à entrer, et j'en étais la cause. Il discutait, s'agitait, me jetait de temps en temps un coup d'œil découragé, et recommençait ses palabres. L'autre restait de marbre, jusqu'au moment où mon soi-disant copain trouva l'argument irrésistible qu'il glissa sans que je puisse entendre à l'oreille du gardien des portes. Le salaud !

Nous avons donc fini par entrer, dans une véritable grotte aux parois suintantes, gluantes, saignantes à cause de cette lueur rouge qui sortait de toutes parts. Une odeur d'encens mélangée à je ne sais quoi d'âcre m'a aussitôt pris à la gorge et j'ai cru vomir ma bile. Il y avait des coins sombres, des alcôves protégées par des rideaux en forme de toiles d'araignée et, dans plusieurs d'entre elles, des mouvements, des bruissements, des rires furtifs. Parfois aussi un bras ou une jambe nue en sortait, fugace, pour disparaître aussitôt.

Bill avait entièrement repris ses esprits. Il s'était redressé, ne titubait plus et semblait vraiment évoluer dans son élément. Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en alluma une et souffla un long filet de fumée avec un sifflement jouissif. Quant à moi, j'avais encore le foie et l'estomac qui passaient à l'essorage, mais l'endroit commençait à me plaire. J'ai toujours été attiré par les endroits mystérieux ou surprenants. Là, j'étais servi : un lupanar... Ça existait donc encore, ces endroits-la ? Tout y respirait le sexe et le stupre, les parfums à cent balles, les vagins en chaleur et les phallus dressés, la sueur, les petits cris de jouissance et les longs soupirs de plaisir.

Je voulais ma part... Il y avait bien de quoi s'éclater pour moi aussi, non !

Tout le monde s'amusait, ici. Dans une petite crypte, que je découvrais par une porte entr'ouverte, deux mecs à poil jouaient avec une fille aussi nue qu'eux, qui poussait des cris dont je me suis demandé longtemps s'ils étaient de jouissance, de terreur ou de souffrance. Ailleurs, dans une des

pièces dont la grande salle était entourée, il y avait, au fond, un autel, surmonté d'une croix chrétienne pendue à l'envers. De longues prières montaient de cet endroit, dites dans une sorte de latin rugueux auquel je ne comprenais rien.

Bill me regardait de temps en temps, sans doute pour surveiller mes réactions. Comme je ne lui montrais aucune crainte et qu'au contraire je voulais en voir plus, il m'entraîna au fond de la grande salle, d'où provenaient de troublants murmures. Au passage, nous croisâmes une fille à moitié nue qui se posta face à moi et me tendit les lèvres. Une belle fille plantureuse, les cheveux noirs collés par la transpiration et qui puait l'amour. J'ai cru que mon tour arrivait et que j'allais pouvoir satisfaire enfin mes envies. Pris par l'ambiance perverse de l'endroit, je l'attrapai rudement par les cheveux pour lui rouler un patin de premier ordre, mais avant que je ne pus profiter de sa bouche pulpeuse, elle m'avait mordu jusqu'au sang. J'ai crié et je l'ai repoussée. Elle s'est affalée par terre en riant, et ses gros seins se sont aplatis sur elle. Bill s'est retourné, a dit « elle est cinglée, celle-la, la prochaine fois il faudra la tuer ! », m'a pris par la main et m'a entraîné plus loin.

Nous passâmes alors dans une autre salle, presque aussi grande et ronde. On s'y serait cru au cirque, mais passé au filtre de la folie furieuse...

Tout baignait dans cette lumière rouge qui sortait de partout comme une phosphorescence, et qui rendait les corps et les visages écorchés vifs, d'un public d'hommes et de femmes, pour la plupart nus ou presque, et qui gémissaient, murmuraient, évoquaient quelque chose ou quelqu'un qui ne venait pas, dans un langage qui ne signifiait rien. Il y avait des mots qui revenaient sans cesse, des borborygmes ridicules et imbéciles. Et tous se balançaient d'avant en arrière, comme des demeurés, assis sur des bancs qui entouraient une piste de cirque de quelques mètres de diamètre, recouverte d'un sable marbré de taches sombres.

C'est là que mon sexe, si fringant tout à l'heure, se recroquevilla tout d'un coup comme s'il avait peur. Toute cette chair n'était pas très appétissante, et des odeurs nauséabondes de pisse et de vomi y régnaient en maître.

Mon copain se signa avant d'entrer, mais à l'envers, c'est-à-dire en commençant le mouvement par la poitrine avant de monter au front. Bêtement, j'en fis autant.

Je me demande encore si je m'étais bien rendu compte, à ce moment-la, que cet endroit n'était pas du tout ce que j'avais pensé en y entrant. J'étais à la limite du crétinisme. L'alcool, malheureusement, Rosine, ne me rend pas plus intelligent que je ne suis, sobre. On n'allait pas tarder à me montrer où j'étais, et pourquoi j'y étais...

Je m'écroulais donc à côté d'une femme qui se dandinait scrupuleusement, les mains sur les genoux, les seins en balancier. Elle avait les yeux injectés de sang qui me transpercèrent lorsqu'elle me regarda.

Coincé entre le collègue et cette femme, je fus vite obligé de suivre la même cadence que les autres. J'avais la tête qui tournait, ça tanguait dangereusement pour moi. Je n'avais qu'une envie, vomir tout ce que j'avais dans le ventre. Mon estomac se retournait comme une vieille poche, mon foie explosait et répandait dans mon corps un fiel infect.

C'est ce que j'allais faire. J'allais vomir dans les seins de la grosse femme d'à côté quand, comme un seul homme, tous les abrutis se levèrent. En face, de l'autre côté de la scène, il y avait un mec déguisé en moine du Moyen Age qui menait la danse. Il s'était levé le premier faire quelques simagrées, et maintenant il montait les bras au ciel, en crachant, et tout le monde en faisait autant, aspergeant ceux qui étaient devant. Il chauffait la salle, en quelque sorte, le moine, et lançait de sa voix caverneuse des mots incompréhensibles que chacun répétait approximativement.

Puis, comme à la messe, on s'assit de nouveau. La petite gymnastique m'avait un peu revigoré. J'attrapai au passage une corne qui circulait, et je bus une gorgée de son contenu. Il y avait sûrement du haschich qui avait macéré la dedans, j'en reconnus l'odeur. On y sentait aussi une vague origine de whisky, mais l'ajout d'ingrédients infects rendait la boisson écœurante. Heureusement, je n'y trempais que mes lèvres. Ma voisine m'arracha alors l'ustensile des mains, s'en servit une bonne rasade, puis elle y trempa la main, m'aspergea du liquide comme si c'était de l'eau bénite, et s'en passa derrière les oreilles et dans le cou. Enfin, elle se leva, replongea la main dans la corne, et s'en frotta l'anus énergiquement.

Où étais-je donc tombé ?

Je tournai la tête de l'autre côté. J'ai eu du mal à reconnaître la bonne bouille de Bill. Sous l'effet de la lumière, du mélange détonnant de la corne qu'il avait bien apprécié, il avait pris les traits d'un horrible psychopathe. Il avait jeté derrière lui veste et chemise, et son gros torse poilu résonnait comme un soufflet de forge. Ses yeux hallucinés fixaient la scène. Quelque chose l'y fascinait, que je n'avais pas encore remarqué : deux énormes crapauds, parés de rubans rouges, face l'un à l'autre, se regardaient en chiens de faïence.

Tout à coup, l'air alourdi d'odeurs et d'encens suffocants devint tellement épais que je crus défaillir à nouveau.

En face de moi, la cérémonie allait commencer.

« Léonard ! Léonard ! » appelait-on dans l'assistance. D'autres disaient : « laus Satani ! » en écho.

La vois caverneuse du moine s'éleva encore :

« Pater Noster qui non est in coelis, advenit regnum Tuum. Non libera nos a malo. Amen... »

Il disparut un instant, puis revint en bousculant l'assistance, et en traînant avec lui vers le centre de la piste deux jeunes filles blondes, sublimes (étais-je en état de juger) dans leur longue toge blanche. Elles avaient l'air, au milieu de mon brouillard éthylique, de deux anges de Dieu égarés en enfer. Elles restèrent les bras ballants au milieu de la scène, les yeux hagards, perdues dans un monde fondu au LSD. Les gens devenaient fous, de cette folie retenue en serrant les dents et en bandant les muscles pour ne pas exploser. Ma voisine avait la chair de poule et se tirait les cheveux en annonçant une prière dans un pseudo latin incompréhensible.

« Gloria in profundis Satani ! », cria quelqu'un...

Les « Léonard ! Léonard ! » repartirent de plus belle.

Alors un grand frisson traversa les corps de chacun. A l'endroit où se trouvait le moine s'ouvrit une grande trouée. Une silhouette se dessina au fond de la salle, vers qui tous les yeux se tournèrent, une ombre massive et inquiétante, qui, d'un bond par-dessus les bancs, comme un singe, atterrit sur le sable de la piste au milieu des filles qui tressaillirent comme des épileptiques, et poussèrent des cris déchirants. L'assistance répétait : « Laus Satani ! Laus Satani ! ».

J'étais terrifié mais je ne pouvais détacher mon regard de cet être nu et informe qui, comme un empereur romain, les mains sur les hanches, tournait lentement la tête à droite et à gauche, et scrutait ses sujets avec condescendance. Le décrire me fait encore trembler. Comment peut-on avoir vu le diable et en parler sereinement ?

C'était comme un énorme singe, à l'impressionnante toison noire qui lui recouvrait le torse, aux jambes rachitiques, aux bras d'une longueur démesurée, au bout desquels d'énormes battoirs frappaient l'air pour exciter l'assistance et l'encourager à continuer ses louanges. Il avait les genoux osseux et anguleux d'un cheval lorsqu'il est debout. On avait l'impression que sa position naturelle, c'était à quatre pattes. Ses pieds étaient palmés et larges comme ceux d'un canard. Là, alors qu'il levait les bras au ciel aux « Léonard ! Léonard ! », de l'assistance, je vis qu'il n'avait pratiquement pas de sexe, si ce n'est un petit appendice de sansonnet.

Mais ce visage, mon Dieu, ce visage...

Au bout d'un cou large comme un pipe-line, un crâne énorme, éléphanterque, recouvert d'une crinière rousse, courte et épaisse, un nez comme une vieille pomme de terre pustuleuse, une bouche sans lèvres, comme un gouffre, parsemée de crocs noirs et pointus. Je n'ai pas vu ses

yeux enfoncés sous une broussaille de sourcils roux, à ce moment-là, car il n'a pas tourné la tête vers moi. Il a regardé les deux filles qui continuaient à s'agiter et maintenant se griffaient le visage à coups d'ongles. Il les a regardées, un instant, sans bouger. Tout le monde s'est tu. Il y avait juste les glapissements des filles et le grognement sourd de la Bête qui déchiraient le silence.

Puis, entre ses jambes, son sexe jusque là inexistant s'est mis à grandir, à grossir, à pousser jusqu'à presque toucher terre. L'Affreux s'est mis à baver comme un cholérique, une langue brune comme de la viande putréfiée, épaisse, molle, est sortie de sa gueule pour lui lécher le visage comme une serpillière mal essorée.

Au paroxysme de son excitation, marquée par des meuglements de taureau en rut, Léonard attrapa une des deux pauvres filles par le cou, la secoua comme on le ferait d'un prunier, lui arracha la toge, et la sodomisa sans autre forme de procès. On aurait dit un gorille obsédé sexuel qui prenait une gazelle. Le diamètre de son membre valait bien maintenant celui de la cuisse de la petite qui hurla de douleur comme jamais je n'ai entendu quelqu'un hurler. J'en pleurais. La souffrance de cette gamine me brisait le cœur. Que pouvais-je faire ? La peur me tétanisait, mon impuissance noircissait mon âme, je me serais enfui si j'avais pu le faire. Pendant ce temps, tout autour de moi, il n'y avait que mines réjouies, plaisirs partagés, extases et vénération contenues.

Au bout d'un instant, qui m'a semblé une vie, las sans doute des pleurs de la fille, et prêt à répondre à l'attente de ses adorateurs qui demandaient toujours plus, il leva son énorme poing et, d'un coup sur la tête, fit taire la petite blonde pour toujours. Et il continua son œuvre sur la morte, jusqu'à la jouissance.

L'excitation des spectateurs explosa. Le monstre, maintenant, s'agitait, frappait de ses poings son énorme torse, exacerbait le délire de ces imbéciles, qui hurlaient toujours plus fort, par des rots et des pets infects.

L'immonde spectacle me déboussolait. Tout cela mettait mon équilibre mental à rude épreuve. J'ai vraiment cru devenir fou. Tandis que physiquement, pétrifié, je ne pouvais pas faire le moindre geste, mon cerveau bouillonnait. Je me disais, éclair de lucidité au milieu de cette démente, qu'il fallait absolument que je me fasse tout petit, que je prenne mon mal en patience, pour me tirer de cet enfer, dès que possible, sans trop de dégât. Il ne manquerait plus que quelqu'un, comme ma voisine de droite, par exemple, qui me lançait des coups d'œil méchants, s'aperçoive que je ne faisais pas partie de la grande famille, et qu'ils m'envoient tous rejoindre le grand Bouc au milieu de la piste. Je restais donc sans bouger, à suivre la suite du spectacle.

Le moine amena à Léonard une croix chrétienne, qu'il prit avec le plus grand dégoût. Assis au milieu de la piste, il s'en servit comme d'une pelle pour creuser un trou dans le sable. Lorsqu'il eut atteint une bonne profondeur, il y jeta la croix, puis il s'accroupit au dessus du trou, et, comme sur des chiottes à la turque, simulant la grimace des constipés, forçant de toutes ses tripes, il posa dans le trou, à grand renfort de pets, une masse merdique impressionnante.

Aussitôt, une odeur pestilentielle me prit à la gorge et m'empêcha de respirer. Je regardai autour de moi. Les autres humaient ça comme du parfum. Je me suis dit alors que je ne pourrais pas tenir longtemps comme ça.

A ce moment-là, Léonard se leva, et, nous montrant son cul encore souillé, avança de quelques pas, se baissa pour ramasser l'un des deux crapauds au ruban de soie, et le dévora consciencieusement, d'une seule bouchée, en faisant craquer les petits os les uns après les autres.

L'autre fille, dans son coin, s'était calmée. Elle avait repris sa position initiale, les bras ballants, la tête dans les nuages. Léonard s'en approcha, sur la pointe des pieds, le doigt sur la bouche pour demander à tout le monde de se taire. Les gens s'esclaffèrent. Quel comique, ce Léonard...

Arrivé suffisamment près de la petite blonde, avec une vitesse inouïe, il lui asséna un terrible coup de poing sur la tête. Aussitôt, la fille n'eut plus de cou, elle cracha ses dents rougies de sang, et elle s'affala, disparaissant sous sa toge.

Alors Léonard se retourna.

Vers moi.

Il releva ses yeux encore baissés, et pointa un doigt vers moi.

Ses pupilles étaient oblongues, comme celles d'un chat.

Elles me fixaient intensément.

J'ai crié : « mon Dieu ! ».

Et alors une soixantaine d'yeux s'est mise à me fixer aussi...

As-tu déjà vu ta dernière heure arriver, Rosine ? C'est terrible, non ?

J'ai vu la mort de près, un jour, alors que nous étions, deux copains et moi, dans une voiture, et que nous roulions comme des fous, dans la région de Toulouse. Nous avons percuté de face un camion. Je l'ai vu arriver, nous étions saouls tous les trois, nous roulions à gauche, le camion nous faisait de grands appels de phare, mon imbécile de copain conducteur ne connaissait plus sa droite de sa gauche, il était complètement imbibé d'alcool, il est mort, comme son voisin. Je m'en suis tiré avec un bras cassé et quelques égratignures.

Je revois encore les phares du camion, ces gros yeux jaunes qui clignaient sans arrêt. Ce mastodonte ne voulait pas notre mort, il nous demandait de nous écarter, il voulait passer, continuer son chemin tranquillement, livrer sa marchandise, comme il le faisait tous les jours, il ne voulait pas nous connaître.

Ces grands yeux jaunes, je les ai trouvés après coup presque amicaux, bienveillants. Si mes deux copains étaient morts, c'était juste la faute à pas de chance, juste une question de fatalité.

Rien de tout ça ce soir là...

On me regardait avec une méchanceté infinie, on ne voulait pas que je meure, on voulait surtout m'extirper l'âme, me la voler avant de me tuer, la jeter dans les flammes de l'enfer, la donner à Léonard pour qu'il s'en amuse. J'ai senti un instant, que de ses mains invisibles, tandis qu'il riait à me voir ainsi, terrorisé, il fouillait dans mes tripes pour en sortir mon âme. Tellement fort que je me suis mis à serrer les bras autour de mon ventre pour la protéger.

« Tuez moi mais laissez moi mon âme ! » ai-je dit (ou l'ai-je seulement pensé ?)

Quel imbécile ! Je me suis mis à croire que j'avais droit au paradis, comme tout le monde, et qu'on allait me priver de ce droit. La sale tête de la vieille catéchiste de mon enfance, celle qui nous enseignait la Bible, Adam, Eve et tutti quanti, celle qui nous faisait bien rire quand elle nous menaçait de son martinet, me revint en mémoire comme la grande sœur qui manque lorsqu'on est en danger. Je me suis dit que j'avais fait pas mal de conneries dans ma vie, mais si on me laissait le temps, je pourrais réparer tout ça. Je n'avais tué personne, je ne méritais pas l'enfer éternel et sans espoir. Rien ne doit être sans espoir. Le purgatoire, peut-être, mais pas l'enfer. Avec Léonard...

J'ai alors poussé un cri guttural qui venait sans doute de mes ancêtres paléolithiques, j'ai expulsé vingt mille années de terreur et de ténèbres, je me suis appuyé sur ce cri pour sauter sur mes jambes, monter sur la tête de mon collègue, et plonger vers la sortie.

« Ramenez le ! » a crié quelqu'un.

J'ai senti des milliers de mains agripper les bas de mon pantalon, on m'a soulevé au-dessus des têtes et, comme un butin, on m'a montré à Léonard.

« Arghhh ! » a-t-il dit.

Il voulait dire, certainement : « Avant de me l'envoyer, qu'il soit présentable ! »

Tous ont compris. Je me suis alors senti enfoncé au milieu de l'assistance comme en eaux profondes. Les hommes qui étaient autour de

moi se sont écartés, des femmes ont pris la place. Etant donné la situation, et mon état d'esprit, je crains de ne pas être très objectif, mais je crois que toutes avaient les yeux qui sortaient de la tête, des vers de terre dans leurs cheveux crasseux, et qu'elles bavaient une glue verdâtre. Leurs seins tombaient comme des serpillières et leur sexe était couvert d'une toison immonde où nageaient des asticots.

Elles se sont mises à me déshabiller goulûment, en me léchant et en me mordillant chaque fois qu'un bout de peau se découvrait. Je me retrouvai ainsi vite à poil. Elles bavaient toutes, comme si elles avaient affaire à Monsieur Univers, et je fus bientôt recouvert de leur infecte salive.

Crois moi, Rosine, il n'y avait rien d'érotique dans cette partouze infernale. Seulement de l'ignoble, de l'infect et de l'obscène. J'étais à bout, mais je commençais à dominer ma peur. J'étais plus excédé qu'apeuré par ces femmes à tête de cauchemar et leurs gémissements lascifs.

L'une des sorcières s'est mise à lécher mon sexe. D'habitude, je ne me révolte pas contre ce genre d'initiative, mais là, vu les circonstances, j'ai vite convenu que c'en était trop. Dans un sursaut d'énergie, ce dernier fond de vigueur qui vous reste quand tout est perdu, quand le pire du pire arrive, j'ai décidé de me révolter. Bizarrement, le pitoyable abattement qui m'avait envahi tout à l'heure me quittait, et une force nouvelle, de celles qui revigorent les humiliés (car c'est bien ce que je ressentais, une mortification à être le jouet de ces folles), me décida. Ma contre attaque fut organisée et intelligente, diabolique, si je puis employer ce terme. Je lançai d'abord des grands coups de pied en essayant de toucher et d'éliminer sans pitié, systématiquement, puis des coups de poing et de tête, avec le même souci de précision.

Le sang a giclé. Les rangs ennemis se sont éclaircis, les autres n'ont pas réagi immédiatement. J'ai vu une bonne occasion de me rapprocher de la sortie. J'ai baissé ma garde, j'ai tenté d'avancer, m'appuyant sur la tête de l'une, labourant le ventre de l'autre, cognant sauvagement une troisième pour faire de la place.

Quelle confusion ! Ça hurlait de tous les côtés, mais de douleur cette fois. Ça aurait pu être pathétique si je ne jouais pas ma peau dans cette affaire...

Puis les renforts sont arrivés. Les autres crétins ont finalement compris ce qui se passait. Ça a alors tourné à la bastonnade. Mais rassure toi, Rosine, si j'ai pris des coups, j'en ai donné tout autant. On m'a cassé le nez, mais j'ai dû en démolir, moi aussi, des machoires, casser des cotes, et mettre des yeux au beurre noir. Puis, je me suis senti comme dans la peau de Davy Crockett à Fort Alamo, vaincu par le nombre. Alors, je me suis recroquevillé en fœtus, j'ai fermé les yeux, et j'ai attendu que la mort

vienne me délivrer, cette bonne chère vieille faucheuse, qui délivrerait mon âme, qui lui permettrait d'échapper au grand Bouc.

On me frappait, on me frappait, mais je n'avais plus mal nulle part, j'avais dépassé le stade de la misère du corps. Il m'a semblé prendre de la hauteur, et, du plafond de la salle, assister à la mise à mort d'un pauvre bougre.

Je ne sais pas ce qui s'est passé alors, je ne me suis pas rendu compte tout de suite qu'on avait arrêté de me frapper. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'étais seul sur mon banc, dans ma position de fœtus, perclus de ces pitoyables douleurs que j'avais retrouvées en réintégrant mon corps.

On courait partout, sur la piste, sur les bancs, dans les salles d'à côté en hurlant. Aux cris stridents des femmes répondaient les aboiements des hommes. Je me suis laissé glisser sous mon banc, discrètement, là où personne ne me verrait. Des jambes nues et affolées sont passées à quelques centimètres de mon nez douloureux, poursuivies par des treillis chaussés de rangers. Les chaises et les bancs volaient, sauf le mien, comme par miracle. Il y avait des courses-poursuites dans tous les sens, des hurlements de terreur et des ordres cinglants, des grognements et des jurons, et puis deux coups de feu qui firent taire tout le monde. Par un tout petit espace, je me risquai à jeter un œil. Ce ne fut pas sans ravissement que je vis tous ces imbéciles, dans le plus simple appareil pour la plupart, rassemblés en troupeau de dindons effarouchés, encadrés d'une dizaine de flics, mitrailleuse au poing.

Je ne les ai jamais autant aimés, les flics... Mais je réfrénais mon envie d'aller les embrasser, je préférais rester sous mon banc, en espérant qu'ils estimassent avoir leur compte de cinglés pour ce soir.

Une chose m'inquiétait : le monstre ne faisait pas partie du troupeau. Où était-il ? Si on ne le trouvait pas, lorsque tous seraient partis, je restais seul avec lui, à sa merci, car le grand Léonard ne pouvait-il pas disparaître et apparaître quand il le voulait ?

Une angoisse terrifiante m'a serré le cœur. J'ai failli aller rejoindre tous ces tarés qui avaient voulu me tuer, me mettre à la disposition de la police, expliquer que je n'étais qu'une victime, que, si l'on n'était pas arrivés à temps, on m'aurait retrouvé le cul défoncé et le crâne en bouillie, comme les deux pauvres filles qui gisaient sur la piste de sable.

C'est alors qu'on m'a touché le pied.

Mon cœur s'est mis à battre la chamade, j'ai du mettre la main sur la bouche pour ne pas hurler, attendre un siècle avant de me retourner. Ma vie est passée en un éclair dans mon esprit, j'ai senti que la mort, après plusieurs hésitations, me désignait enfin. Le diable était là, derrière moi, il

me tenait par le pied, il était venu pour ça, pour emmener une âme, pour ne pas rentrer bredouille.

C'est au prix d'un effort incommensurable que je me suis retourné. C'était la bonne bouille de Bill, celui qui voulait me montrer les folles nuits de Paris, le rabatteur d'âme pour son maître, le grand Léonard, qui me souriait, l'air navré. Il avait lui aussi réussi à ramper sans se faire voir. Il me fit signe de le suivre. Le troupeau de crétins recommençait à s'agiter, occupant bien les flics, c'était le moment d'en profiter.

Je ne me suis pas posé de questions. Si cet homme m'attirait dans un nouveau piège, tant pis. Tout plutôt que de rester seul, avec l'ombre du grand Léonard qui planait dans la salle.

Nous avons rampé, centimètre par centimètre, pour atteindre un petit passage qui donnait dans une alcôve où les ombres supplantaient la lumière rouge. Au fond, il y avait un trou dans le mur. On s'y est engouffrés. J'ai bien cru qu'il n'arriverait pas à passer, le gros. Il s'est mis à ahaner en forçant son ventre bedonnant à passer de l'autre côté. Il faisait du bruit, mais heureusement, une femme entamait en même temps une crise d'hystérie. Ça compensait.

Après bien des efforts, il disparut de l'autre côté. Quant à moi, dans un éclair de lucidité, j'avais récupéré mon blouson qui traînait par terre. Quel bonheur ! Il y avait dans les poches les clés du studio de Myriam, et surtout mes papiers, bref, ma carte de visite pour les enquêteurs. Quels ennuis énormes j'ai évités !

De l'autre côté, le cliquetis des menottes finissait de calmer les satanistes devenus fatalistes. Sur la piste, il y avait toujours les deux filles qui baignaient dans une mare de sang, et puis plus loin, une bouillie de crapaud écrasé sous les bottes d'un flic.

C'est avec un soulagement infini que je me suis engagé dans le trou à la suite de Bill. De l'autre côté, il y avait le vide et le noir absolu. Je suis tombé de deux bons mètres pour atterrir sur le dos moelleux du gros Bill qui étouffa un cri de douleur. Il se débarrassa de moi par une véritable ruade et je me retrouvai à plat ventre dans une eau puante et froide. Des anciens égouts...

On a marché dans cette eau fétide où pullulaient les rats, en aveugle, pendant plusieurs minutes. Je devinais la masse du gros qui avançait devant moi. Soudain il s'est arrêté. J'ai levé les yeux. Au dessus de nous, un fin trait de lumière s'est détaché dans l'obscurité. On est monté par une petite échelle de fer scellée au mur, on a fait sauter la bouche d'égout, et on s'est retrouvés dehors, sous la lune.

Drôle de spectacle... deux hommes, un petit et un gros, à poil, dans une rue crasseuse de Paris, les yeux effarés et la mine défaite. Je tenais mon blouson à la main et je grelottais de froid et de peur. Bill s'est frotté longuement les bras pour se redonner un peu de sang, puis il m'a fait un geste de la main.

« Sans rancune, mon vieux. Tchao, à la revoyure ! » qu'il m'a dit, et il s'est mis à courir dans les rues de Paris comme un vieux singe qui va retrouver son arbre.

Sans me poser de question, je suis parti dans l'autre sens. Il me fallait traverser Paris, à cinq heures du matin, avec la gueule en sang, et juste un blouson sur le dos, c'est-à-dire les fesses et les couilles à l'air.

Heureusement, c'était dimanche. Je ne pouvais trouver que des éboueurs et quelques fêtards égarés. Les éboueurs devaient en voir de toutes les couleurs, au petit jour. Je ne les craignais pas. Mais les noctambules, encore excités par leur nuit de folie, pouvaient, si je les croisais, me chercher des noises. Si on venait à me courser, on aurait tût fait de me rattraper et de me faire mille misères. Je n'étais pas vraiment en mesure de me défendre.

Et puis, il n'y avait pas que les noctambules. Les coins sombres me faisaient peur. Les porches obscurs étaient des traquenards où m'attendaient les démons revanchards pour me happer au passage, les chats noirs et autres sentinelles qui me fixaient de leurs prunelles oblongues. Je courai alors comme un dératé dans cet univers infiniment hostile, la peur me donnait des ailes, et il me semblait que la vitesse de ma course était ma seule défense. Si je m'arrêtais, j'étais cuit.

J'ai du galoper ainsi pendant des kilomètres, sans savoir où j'allais. Par miracle, je n'ai rencontré personne, sauf une voiture qui a ralenti en me croisant, et dans laquelle il y avait deux mecs qui se marraient en me voyant passer. Elle est belle, la charité humaine...

L'autre miracle de la soirée, mais je crois que le bon Dieu me devait bien ça, c'est que j'allais dans la bonne direction. Si tu connais Paris, Rosine, imagine ce que peut donner la distance entre le quartier St Michel et la place d'Italie, courue à fond de train et la peur au ventre. Essaye, tu m'en diras des nouvelles. Quant à moi, je ne me rappelle pas avoir faibli une seule seconde tant la trouille dominait tout mon être. C'est en arrivant devant l'immeuble de Myriam que j'ai craché mes poumons, d'un seul coup. Je me suis écroulé sur le trottoir, et j'ai toussé comme un tuberculeux pendant plusieurs minutes avant de pouvoir reprendre mon souffle. Le tabac, le shit et la bière, ça ne pardonne pas quand on se met au marathon...

Myriam habitait au deuxième étage. Elle m'attendait, assise sur la dernière marche de l'escalier. C'est moi qui avais les clés de l'appartement...

Le rimmel avait coulé sur ses joues et lui donnait l'air d'un petit clown triste. Elle avait passé mille fois les mains dans ses cheveux auburn qui partaient en bataille. Ses genoux étaient écartés, sa jupe retroussée sur ses cuisses, elle n'avait plus aucune retenue, aucune décence, elle se demandait simplement pourquoi elle s'était fait avoir encore une fois par ce salaud, cet ignoble salaud de Jean Favert, et comment elle allait faire pour rentrer chez elle, et dormir, et dormir...

En me voyant, elle a eu peur, avant d'être en colère.

Je devais avoir une très sale gueule. Tant mieux, car, vite, sa pitié a supplanté son envie de me virer à grands coups de sac à main. Je n'ai pas eu de mal à lui faire croire à une histoire de petits malfrats qui n'avaient rien trouvé de mieux à faire que de me dépouiller, me battre et me séquestrer, jusqu'à ce que je leur échappe, récupérant, au péril de ma vie, le blouson avec les clés dans la poche.

Je n'étais pas loin de la vérité. J'ai juste éludé la présence du grand Léonard dans cette affaire. C'est vrai que, parfois, la réalité est beaucoup plus difficile à croire que la fiction.

Donc, Myriam m'a soigné. Pendant dix jours, je n'ai pas bougé de chez elle. Au petit matin, ou à des heures incongrues de la nuit, je la sentais qui se levait, à travers un rêve vaporeux ou un cauchemar infernal, et je la regardais me souffler un baiser de la main avant de partir. Elle revenait parfois en plein milieu de l'après midi, pour repartir quelques heures après. J'admirais son courage et sa sérénité. Quel sale métier que celui d'infirmière d'hôpital, l'esclave des temps modernes !

Je faisais la popote avec les courses qu'elle ramenait. On mangeait mal, des pâtes trop cuites ou des patates crues. Mais elle ne se plaignait pas, Myriam... Elle devait se prendre pour une lionne née pour chasser et nourrir son grand fainéant de mari. Elle s'installait tranquillement dans cette vie, avec une plénitude sans faille. Quand je pense à cette courte période de ma vie, une question me tarabuste : était-elle seule quand je me suis incrusté dans sa vie, avec mes gros sabots ? Elle m'affirmait qu'elle n'avait personne. Ça ne me paraît pas vraisemblable, tellement Myriam était gentille, sensible et intelligente. A-t-elle mis son homme entre parenthèse, le temps de gérer l'épisode Jean Favert ? Cet homme, s'il y en a un, est un saint pour avoir accepté ça. Ou un idiot...

Peu à peu, j'ai repris des forces. Puis, le dixième jour, soudainement, je me suis senti mal à l'aise, dans ce petit studio. La glace en pied de l'entrée

renvoyait de moi l'image d'un pantouflard falot, d'un minable ordinaire. Myriam au boulot, et moi aux fourneaux ! Quelque chose n'allait pas dans cette formule. La tournure des événements me gênait aux entournures. Je n'allais quand même pas finir avec un petit tablier de cuisine autour de la taille, à attendre que le chef de famille rentre du boulot ! Et puis, cette façon de profiter de son appartement, de son argent, tout cela ne pouvait pas durer. Si je voulais rester avec Myriam, il fallait que je l'épouse, que je cherche du travail, magasinier, ou employé de banque, et après, inévitablement, que je lui fasse des gosses. Brrr. J'en tremblais rien qu'à y penser. L'engrenage du « métro, boulot, dodo », des petites bouches à nourrir, et d'un patron à détester me décida. Comme le disait Xavière, « courage, fuyons ! ».

J'ai appelé la gare de Lyon pour connaître les horaires des trains à destination de Dijon, j'ai fait ma valise, et j'ai laissé un petit mot à Myriam pour lui expliquer que je ne partais pas de gaîté de cœur, mais justement par amour pour elle, parce que je n'étais qu'un vaurien qui risquait de gâcher sa vie. Ce qui était bien vrai...

Voilà... A treize heures, c'était la fin de l'épisode parisien, je montais dans le train pour Dijon.

Ouf, je l'ai fait... Tu ne te doutes pas du courage qu'il m'a fallu pour te raconter tout ça, Rosine. J'ai du fouiller dans cette masse visqueuse de ma mémoire où, comme lorsqu'on remue la vase, il y a des odeurs nauséabondes qui remontent à la surface. Et en ce qui concerne les mauvaises odeurs, on n'est pas encore au bout de nos peines...

Pauvre Myriam... Je me sens à son égard comme un escroc de petite envergure qui trahit la confiance et qui s'enfuit avec quelques francs dans le porte monnaie volé. Mais il y avait en moi une indignité qui me poussait à fuir les êtres sains.

Tout cela m'épuise et m'attriste profondément. Si tu le permets, je vais me servir une grande rasade de whisky avant de reprendre. Tiens, je te raconterai comment j'ai fait la connaissance de Ponge.

CHAPITRE 3

Le voyage pour Dijon me parut interminable. Le train était bondé. J'avais quand même réussi à me trouver une place assise au milieu d'une famille de provinciaux qui rentraient chez eux après une visite de la tour Eiffel, avec une ribambelle de gosses qui couraient dans tous les sens quand ils ne braillaient pas pour avoir à boire, un bout de chocolat, ou pour récupérer l'ours en peluche crasseux qu'avait piqué le grand frère. Et les parents laissaient faire, se faisaient balloter dans tous les sens, ne savaient plus où donner de la tête, sortaient la gourde pour l'un, le Mars pour l'autre, protestaient mollement et baissaient pavillon bien vite en me jetant des coups d'œil de chien battu.

Comment peut-on supporter ça ? Je me suis senti des envies de meurtre, j'ai eu envie de les défenster les uns après les autres, ces sales mômes, et je me demande si les pauvres parents ne m'en auraient pas alors gardé une part de reconnaissance bien camouflée derrière leur indignation de biffards bien pensants. Enfin, moi, dans deux heures, j'étais tranquille. Eux, ils en avaient pour quinze ou vingt ans encore...

Arrivé à Dijon, il fallait que je prenne une micheline pour aller jusqu'à Dôle. A coups de sauts de puce, cette relique des années cinquante mit une heure pour faire la soixantaine de kilomètres qui sépare les deux villes. Elle s'arrêtait en rase campagne, sans que l'on comprenne pourquoi, jusqu'à ce qu'on découvre une cambuse qui servait de gare à une vingtaine de campagnards. J'ai découvert la France profonde, celle de la grand-mère qui revient de vendre ses œufs au marché de la ville et du fermier qui sent bon la vache et le crottin.

Ça m'a filé le bourdon, tout ça, Rosine. Un mal du pays troublant s'est mis à me ronger comme si je déambulais en Afrique noire depuis des lustres. Je me suis demandé si j'allais supporter longtemps la promiscuité avec ces ploucs, moi qui passais mes jours et mes nuits à refaire le monde avec d'autres de mon espèce, en sirotant bière et whisky, ou en tirant sur

un pétard voyageur. Il ne fallait pas que ça dure trop longtemps, cet exil... Va pour mon île d'Elbe, mais pas Ste Hélène... Et vivement les cent jours, sans Waterloo au bout !

On est arrivés cahin-caha à Dôle sous un temps gris et triste, et je me suis retrouvé sous un abri de bus.

« C'est là le départ pour Fontaine st Jacques ? »

– Ouais...

– Il arrive quand le bus ?

– Y-a qu'à attendre...

– Combien de temps ?

– Ah, ça... »

Au gré du chauffeur, quoi !!

Il était cinq ou six heures de l'après midi. Je me sentais fatigué, sale, déprimé. Je n'avais qu'un sandwich SNCF dans le ventre, et mon estomac réclamait. Heureusement, il ne pleuvait pas. Pas encore. Je n'avais pour horizon que la vieille gare de Dôle et pour compagnons une grosse femme habillée comme une bourgeoise ringarde et qui noyait dans son énorme poitrine un chihuahua merdeux qui gueulait sans arrêt, un vieux gars en veste de velours côtelé et pantalon sans forme, qui crachait de gros mollards verts et fumants et, un peu plus loin, à l'écart, une fille d'une vingtaine d'années qui aurait pu être assez jolie avec un peu d'efforts dans sa tenue. Ma montre faisait du sur place et le car n'arrivait pas.

Je me demandais ce que je faisais là, sans y trouver la moindre réponse. Cette fuite éperdue me paraissait tout d'un coup dénuée de bon sens, comme, quelques jours auparavant, elle était l'unique solution pour sauver ma peau. Je passais de la conception d'un projet à sa réalisation et toutes les questions éludées à Bordeaux venaient avidement chercher leur réponse ici. Une fois à Fontaine St Jacques, que faire ? Solitude était en dehors du village, comment s'y rendre ? Et après ? Que faire dans cette maison, pendant combien de jours, combien de nuits ? Sans auto pour au moins de temps en temps circuler un peu, faire ses courses, aller au cinéma, boire un coup, rencontrer d'autres gens, vivre, quoi !

Faire des courses, avec quel argent ? Il faudrait donc que je vive sans voir personne, sans manger une fois que ma bourse serait plate, et que ce salaud de banquier m'aurait piqué ma carte bancaire !

Xavière, en m'envoyant dans cette galère, avait-elle pensé à tous ces problèmes d'intendance qui allaient me rendre ce séjour difficile ? Il faudrait qu'elle m'aide, qu'elle m'envoie de l'argent, régulièrement, qu'elle me tienne au courant des nouvelles, à Bordeaux, et qu'elle m'y

fasse retourner le plus vite possible, car ici, je vivais en apnée. Et j'ai le souffle court...

Je résistais à la tentation de prendre l'unique taxi qui attendait d'improbables clients, et qui m'aurait bouffé le tiers de mon budget, et je reluquais une BMW, un peu plus loin, qui pensais-je, aurait bien fait mon affaire en me préservant de la dictature des transports en commun. Elle démarra et s'approcha de moi.

« Où allez-vous ? Me demanda-t-elle en baissant sa vitre côté passager.

– A Fontaine St Jacques.

– Montez ! j'y vais aussi... »

A l'intérieur, il y avait quelqu'un.

« Ponge ! Marcel Ponge... dit-il en me présentant sa main.

– Jean Favert, répondis-je en la lui serrant.

– Je vous observe depuis quelques minutes. J'ai vite compris que vous n'étiez pas du coin, vous...

– Ah, ça, non !

– Paris ? Lyon ? Attendez, ce petit accent... C'est le Sud-ouest, n'est-ce pas ? Toulouse ? Non, Bordeaux...

– Touché...

– Ah, Bordeaux... Quelle belle cité... »

Il m'en fit une véritable description de guide touristique. Il avait l'air de connaître tous les sites de la ville, de la cathédrale St André à la tour St Michel en passant par l'esplanade des Quinconces. Puis, dans la foulée, il me demanda ce que je faisais dans le coin. Je ne déviais pas trop de la vérité en lui répondant que je sortais d'une petite déprime et que je comptais me ressourcer dans la maison de mes ancêtres.

Solitude... N'a-t-il pas tiqué en entendant ce nom-là ? En tout cas, il a vite enchaîné sur la pluie et le beau temps, et je n'ai pas eu l'occasion de lui demander s'il connaissait Solitude. Mais dès cet instant, je fus persuadé que cette demeure ne le laissait pas indifférent.

Il était plus doué pour poser des questions que pour y répondre, Ponge... Vite, très vite, par un habile artifice de questions sournoises, il sut pourquoi j'étais là.

« J'ai vu au premier coup d'œil, Mr Favert, que vous étiez en train de fuir. Vous tranchez trop avec les habitants d'ici, et vous n'êtes pas un touriste. Un touriste, ça lève les yeux sur tout ce qui l'entoure, ça en veut pour son argent, ça cherche les futurs souvenirs. Vous, sous cet abribus, vous étiez comme un homme qu'on a jeté en prison, les yeux baissés, à se demander ce qu'il a bien fait de mal pour mériter un tel sort. Ne vous en

faites pas, vous avez trouvé un ami ; je ne vous laisserai pas tomber. Il se trouve que moi aussi, à une certaine époque, j'ai été un peu dans la même situation que vous. Il faut un sacré bout de temps pour se remettre dans le bon sens de la marche. Je suis là pour quelque temps, je vous y aiderai. Vous avez laissé quelqu'un, là bas ? Ou... quelqu'une, peut-être ? »

Ces paroles furent pour moi une bouffée d'oxygène. « Ami » était un mot magique qui me redonnait foi en l'humanité. Il existait donc des hommes bons ?

C'est presque contre mon gré que je lui demandai :

« Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Eh bien... pourquoi êtes-vous, comme ça, prêt à m'aider, alors que vous ne me connaissez pas ?

– Cher ami... Jean... vous permettez que je vous appelle Jean ? Je ne cherche pas à connaître les gens avant de savoir si je les aime. C'est d'instinct, voyez-vous ? Vous, vous avez en vous quelque chose de torturé qui me plaît. Il y a des gens qui partent de rien et qui arrivent au sommet... de la hiérarchie, de la fortune, du pouvoir, bref, de ce que vous voudrez. L'important, pour eux, c'est d'être au sommet. Vous, il me semble que l'on vous a apporté sur un plateau d'argent tous les ingrédients de la réussite, et que vous ne les avez pas pris. Est-ce que je me trompe ? »

Je ne répondis pas et il s'instaura un silence dont Ponge semblait satisfait. Comment savait-il cela ? Qui n'était que pure vérité... Étais-je si... transparent qu'on pouvait lire ainsi ma vie en moi ? Ma vie...un si long échec...

L'image de mon père se forma devant moi. Il n'y avait pas dans ses traits la dureté habituelle qui rejetait loin, très loin tout ce que je pouvais avoir d'amour filial. Je le voyais comme celui qui travaillait dur pour nous, ses enfants, si dur pour que notre avenir soit radieux. Il nous laisserait à sa disparition, un patrimoine énorme, qu'il avait reçu de ses parents, certes, mais qu'il avait développé d'une façon extraordinaire. J'entends encore sa voiture crisser sur le gravier de la cour à six heures du matin, alors qu'il partait au bureau, pour n'en revenir qu'à neuf ou dix heures du soir. Le travail, le travail, rien que le travail. Et moi, qui ne comprenais rien à toutes ses affaires, moi qui préférais lire un bouquin de poésie ou tirer sur un joint au lieu de décortiquer un bilan ou me plonger dans l'analyse financière ou l'économie, moi qui préférais siroter de la bière avec mes copains au bistrot plutôt que de l'accompagner à la scierie ou à la fabrique de meubles rencontrer les clients importants.

Il bossait comme un fou, mon père, pour nous. Aujourd'hui encore, parfois, comme des aigreurs d'estomac, il y a des regards qui passent dans mon esprit, les yeux de mon père qui me demandent pourquoi je ne suis pas comme lui.

Et moi, je m'interroge. N'aurais-je pas préféré naître dans une famille de chômeurs ou de smicards, de perdants, quoi, qui n'auraient eu que l'amour de leur enfant où se réfugier ?

On traversait une de ces longues et noires forêts du Jura. Le soleil était presque couché et la pénombre gagnait du terrain. Ponge se mit à me parler de la beauté céleste des paysans du Nil. Je l'écoutais d'une oreille distraite. Les phares de la voiture nous plongeaient comme au fond d'un abîme sans fin, et une sourde angoisse me serrait le cœur. Au bout du chemin, l'inconnu s'immergeait dans les ténèbres.

« Jean... »

Je revenais sur terre. Ponge me regardait depuis un moment, un sourire rassurant aux lèvres, tandis que la BMW avançait sans pilote.

« Vous me semblez perdu dans vos rêves... »

– Excusez moi, je réfléchissais...

– A quoi ?

– A ma vie... A ce qu'elle est, à ce qu'elle aurait pu être...

– Pas de regret, je vous en supplie. Ce que vous avez fait de votre vie est sûrement le bon choix. C'est dans la nature humaine de penser qu'ailleurs est toujours mieux que chez soi. Jetez tous les regrets aux orties. Eclatez vous, Jean ! Faites ce que vous avez envie de faire, dites toujours oui aux nouvelles expériences. Tiens, par exemple, est-ce que vous connaissez le Sphinx, à Bordeaux ? »

Ses yeux s'étaient illuminés. Il me regardait encore, et c'était comme si la voiture connaissait la route, elle prenait elle-même ses virages, comme une grande fille intelligente.

« Quand votre histoire sera terminée, je vous y emmènerai. Je vais assez souvent à Bordeaux. Vous verrez, ça fera partie des expériences qu'il ne faut pas rater, dans la vie. »

En disant cela, il posa délicatement sa main droite sur ma cuisse. J'étais trop surpris pour l'en déloger. Je cherchais simplement dans mes souvenirs l'image de cette boîte de nuit un peu spéciale, qui occupait le fond d'une impasse d'un quartier tranquille de Bordeaux. Je n'y avais jamais mis les pieds, mais je connaissais de réputation : une boîte de nuit gay...

Alors, tout à coup, j'ai vu tous les arbres des forêts du Jura s'abattre devant moi, en même temps qu'un mot implacable s'imposait à mon

esprit : homosexuel... Pédé... Tante... C'était un pédé... J'avais un pédé à côté de moi. Il ne manquait plus que ça pour parfaire le casting. Et maintenant, en plus, il me lançait des coups d'œil en coin dignes d'une vieille pute de Pigalle !

Il n'avait pourtant pas du tout la tête de l'emploi : une bonne bouille sympathique d'Irlandais, rouquin jusqu'au dernier cil, les cheveux en brosse, un embonpoint naissant dû peut-être aux bocks de bière avalés dans les pubs. Bref, il avait l'air d'un amateur de rugby plutôt que de pédale...

Cet emmanché m'avait repéré sur le parking de la gare de Dôle – tu parles, je tranchais tellement avec le reste de la population – et me prévoyait pour l'après-dîner de ce soir.

Je lui réservais une surprise...

Il conduisait d'une allure de sénateur, et se demandait sans doute comment il allait développer ce premier contact qui, pour lui, était un réel encouragement, puisque je n'avais pas bougé un cil, et que sa main continuait à me tripoter la cuisse. Il était comme en terrain conquis, et, quand je lui demandai de s'arrêter pour un besoin urgent, il crût comprendre le message, sourit béatement comme on le fait dans ce genre de situation, et me dit d'accord, d'un air entendu. Je restai de marbre...

La voiture stoppa sur le bas-côté, je descendis, plein de sang-froid, m'arrêtai face à lui, et le regardai à travers le pare-brise. Pour lui, tout était clair. La période d'approche était terminée. J'étais consentant, il lui fallait passer à l'acte.

Il sortit de la voiture et se posa devant moi, les jambes écartées et les mains ouvertes vers moi, accueillantes, comme pour me dire « et maintenant, mon petit, viens, je t'attends ».

Je le regardais. Autant cet homme-là, trapu, volontaire, charismatique, aurait fait un beau héros de film d'aventure, autant là, dans cette position, et surtout avec les idées qui lui passaient par la tête, il me paraissait ridicule.

Il était assez court sur pattes, et ça allait bien me faciliter les choses. Il n'eut pas à attendre bien longtemps. Avec une précision diabolique, pour avoir bien pensé mon geste, je lui envoyai soudain mon pied entre les cuisses. Il espérait sans doute que j'allais lui toucher les roubignoles, mais pas de cette façon là ! Sa surprise fut à l'échelle de sa déception. Il accompagna mon coup d'un saut de cabri, me regarda en retombant avec les yeux écarquillés du généreux face à l'ingrat, et ramena ses mains blanches et ouvertes sur ses couilles en feu, dans un « oummff !! » de douleur. Comme au ralenti, il tomba à genoux dans l'herbe et inclina sa tête sur son épaule.

J'admirais mon travail. Quand j'ai mieux connu Ponge, après, j'ai regretté mon geste de ce soir, et je me suis dit que j'avais risqué gros en m'attaquant à cet homme, mais là, à l'instant, je me vengeais de Manu et de Léonard de la plus belle façon qui soit.

Au bout d'un moment, il se releva péniblement en s'accrochant au capot de la voiture et dit dans un souffle :

« Je crois que... je ne suis pas en état de conduire... voulez-vous...oummff... voulez-vous prendre le volant ? »

La nuit était tombée sur la forêt sans fin que nous traversions. Seuls le ronronnement du moteur et les râles espacés de Ponge brisaient le silence. Le brouillard noyait maintenant la route dans une masse vaporeuse. Ponge reprenait ses esprits.

« Quand vous voulez vous faire comprendre, vous n'y allez pas par quatre chemins... C'est clair, net et précis, dit-il. C'est bien, sauf que... j'aurais, me semble-t-il, aussi bien compris si vous m'aviez expliqué... avec des mots.

Ça fait une semaine que je suis ici, continua-t-il au bout d'un long silence, une semaine... et rien à me mettre sous la dent, si vous voyez ce que je veux dire. Alors, quand je vous ai vu, à Dôle, mon sang n'a fait qu'un tour. Vous étiez différent... J'ai tenté ma chance...

– Et vous vous êtes trompé.

– Que voulez-vous... qui ne risque rien n'a rien. Hier, par exemple, je traînais ma carcasse à Dôle. J'y ai rencontré un jeune homme un peu... frustré... mais qui me plaisait bien quand même, et à qui, je pense, je n'étais pas indifférent. Nous avons pris un pot ensemble, puis il a accepté de me suivre dans une chambre d'hôtel. Tout se passait bien, les premiers contacts étaient sympathiques, mais je trouvais qu'il sentait un peu trop, comment dire...la campagne. Alors je lui ai dit – gentiment –, que s'il voulait bien prendre une douche, ça me ferait plaisir. Il s'est mis dans une colère folle, m'a traité de parisien qui ne cherchait qu'à humilier les provinciaux, m'a dit qu'il venait de la prendre, sa putain de douche, et que, si son odeur naturelle ne me plaisait pas, je n'avais qu'à me branler tout seul ! Et il est parti en claquant la porte ».

Ponge avait retrouvé son bagout. Il me regarda d'un air dépité, et nous éclatâmes de rire ensemble.

« Soyons amis, voulez-vous ? » et il me tendit la main que je serrai volontiers.

Fontaines St Jacques. Une petite place pavée pour y garer la voiture. On devinait perdue dans la brume épaisse une fontaine qui gazouillait. L'église, face à nous, floue mais imposante, semblait sortir du pinceau de

Monet. Elle lâchait quelques bribes de la messe qu'elle était en train de digérer. Ça me rappela qu'on était samedi soir. Avec Ponge, on préféra le bistrot dont la grosse lanterne allumée nous attirait comme un phare.

A l'intérieur, le brouillard était aussi intense que dehors, mais là, c'était un mélange de fumée de pipe et de cigarette qui prenait à la gorge dès qu'on entra. Quand mes yeux se sont habitués à ce milieu hostile, et alors que mes poumons subissaient les mutations nécessaires pour respirer cet air là, j'ai pu me rendre compte qu'en fait de bistrot, on était loin de la Maison du café, mon lieu habituel de rendez vous à bordeaux. En fait, c'était une de ces grandes cuisines de ferme aux murs sans couleur, rongés par l'humidité, au sol de tomettes rouges, et chauffée par un grand poêle à bois au centre de la pièce.

Dans un coin, deux tables en formica étaient occupées par des vieux au béret vissé sur le crâne, et qui fumaient d'infectes cigarettes de gris roulé. A côté du poêle, il y avait une grande table de chêne où quatre paysans tapaient un tarot. L'un d'entre eux avait la main suspendue en l'air, comme retenue par un crochet, prête à abattre la carte fatale, et l'excitation provoquée par son jeu sortait d'une part par des yeux globuleux qui jaillissaient de leur orbite, et d'autre part du fourneau de sa pipe sous forme d'une fumée grise et épaisse comme celle d'une locomotive à vapeur. Le vieux plouc intoxiquait tout le monde sans que d'aucun ne proteste, sauf, parfois, un geste de la main de son voisin pour se dégager un peu la vue, dans ce brouillard intense, jusqu'au jeu.

Et puis au fond, devant une vieille télé des années 60 où passait une émission sur la vie des macaques dans le Jura... oh, pardon, en Afrique, il y avait une femme devant un bock de bière. Brune, les cheveux assez courts, une cigarette à la bouche, habillée d'un jean et d'une grosse chemise à carreaux, ses mains soutenant le menton, elle semblait fascinée par les singes qui jouaient les tarzans dans de gros baobabs, et elle ne s'était même pas retournée, comme les autres, quand Ponge et moi étions entrés. Ponge lui jeta un coup d'œil qui ne me sembla pas très amical, puis me désigna une petite table noire qui nous attendait comme si la place était réservée.

Le café chauffait sur le poêle.

« Noémie, tu nous remets une topette ! », dit l'un des joueurs de tarot.

Du petit débarras d'à côté sortit une petite vieille courbée en deux, percluse de rhumatismes, traînant ses savates comme une vie de peine, pour aller jusqu'au vieux frigidaire.

« Voilà, voilà... »

Quand elle vit Ponge, son visage s'éclaira. Ponge s'approcha d'elle un sourire irrésistible aux lèvres et les bras grands ouverts.

« Ah, voilà le grand amour de ma vie, Noémie, ma Noémie ! »

Et il l'embrassa affectueusement. La petite vieille lui rendit de sa bouche sans dent, son plus beau sourire.

Bon sang, comment faisait ce Ponge pour être aussi familier avec les gens au bout de quelques jours de présence seulement ?

La petite vieille espérait sans doute que j'allais l'embrasser avec la même ferveur que Ponge, mais sa grosse verrue poilue sur la joue droite m'embarrassant un petit peu, je lui serrais la main, poliment.

De toute façon, quand Ponge lui dit que j'étais le nouveau propriétaire de Solitude, elle perdit son sourire. Un ange passa sans doute à ce moment-là, le joueur en train d'abattre sa carte suspendit son geste, et le vieux en train de siroter son canon de rouge aussi. Je n'y accordais pas d'importance, et pendant que Ponge serrait les mains ou tapotait l'épaule de ceux qui se trouvaient là, sauf la femme du fond, j'allais m'asseoir à la petite table noire, près du poêle, la table réservée à Ponge, quoi !

Il se débrouillait bien, celui-là, me suis-je dit. En une semaine, il a rendu la patronne amoureuse de lui, et il a sa place réservée. Chapeau !

La vieille Noémie nous apporta une topette de vin chacun. J'y goûtai à peine. Il était infect. Je regardai Ponge s'asseoir en face de moi. Il eut un petit sourire en coin. Il suivit des yeux une araignée qui se baladait sur le mur et dit, songeur :

« Je tiens à m'excuser pour tout à l'heure, Jean. Je suis souvent trop pressé, et... je ne me rends pas compte que... j'ai des mœurs un peu... particulières. Nous ne sommes pas du même bord, vous et moi. J'aurais du avant tout m'informer sur... vos préférences. Car je ne suis pas quelqu'un qui s'impose, vous savez. Sur ce plan là, soyez rassuré, je ne vous importunerai plus.

Je n'ai jamais eu vraiment de chance en amour, ou alors, je suis un éternel insatisfait... Depuis un an, je vis à Paris, avec Hervé. Nous avons eu, c'est vrai, de grands moments ensemble. Mais aujourd'hui, déjà, nous sommes comme un vieux couple. Entre nous, il n'y a plus que des habitudes. Un peu de tendresse parfois. Mais les fureurs de notre première rencontre sont loin... J'ai eu aussi pas mal d'aventures sans lendemain, mais dernièrement... Aimez-vous, Jean ? »

Sa question me sortit d'une sorte de somnolence où m'avait plongé son discours. Je ne l'aimais pas. Il me semblait que par elle, il revenait à la charge. Je le regardai fixement.

« Et bien moi, j'aime.

– Vous ne m'avez pas encore dit...

– Un jeune homme...

– Ce que vous faites ici...
– Qui vous ressemble...
– Dans ce pays perdu...
– Et qui comme vous...
– Et qui comme moi ?
– Repousse mes avances...
– Comme vous l’avez dit tout à l’heure, répondis-je en détachant chaque mot comme si je m’adressais à un demeuré, je ne fais pas partie de votre bord ! Alors c’est pas la peine...
– Et qui repousse mes avances...
– Vous n’allez pas recommencer ! dis-je en élevant la voix, sous le regard en biais des autres. Parce que ça va barder, sinon ! »

Il se frotta la joue comme si je l’avais giflé. Je crois que Ponge était aussi un acteur hors pair.

« Je voulais simplement vous dire que j’étais malheureux, murmura-t-il.

– Rien à foutre ! » gueulai-je.

Ponge se leva péniblement, s’appuyant sur sa chaise comme s’il avait cent ans. En bon tragédien sur de lui et de son public, il se dirigea vers le poêle où l’attendait Noémie avec une tasse de café, lentement, lesté des malheurs qui l’accablaient. Tous les imbéciles qui le regardaient devaient avoir les larmes aux yeux, sans comprendre pourquoi. Il prit la tasse de café en même temps que la vieille main ridée et veineuse de la patronne, baisa l’une et but l’autre, et revint vers moi à la même allure.

Il prit alors la chaise et la recula d’un bon mètre. Il s’y rassit, croisa les bras, inclina la tête et me dévisagea un bon moment, avec ce petit sourire en coin que je n’aimais pas beaucoup.

« Finalement, dit-il, on se connaît depuis à peine plus d’une heure, et c’est déjà une scène de ménage... »

Quel con !

Il se leva alors, fier de son bon mot, salua tout le monde à la ronde, envoya des baisers à Noémie, et sortit.

Face à Ponge, j’ai toujours eu un temps de retard. Je me suis demandé ce qu’il faisait, j’ai regardé les autres qui avaient tous des yeux de merlan frit, sauf la femme du fond qui ne s’était pas retournée. Puis je me suis précipité derrière Ponge. D’abord, mes affaires étaient dans sa voiture, ensuite j’avais besoin qu’il m’emmène à Solitude. Et puis, bon... Je ne voulais pas qu’on se quitte en mauvais terme. Je le rattrapai donc, et lui fit de plates excuses, qu’il accepta avec un peu de condescendance.

Les cloches de l'église se mirent à sonner, annonçant la fin de la messe. Les grandes portes s'ouvrirent alors, ce fut comme un soleil couchant à travers le brouillard. Et tandis que Ponge manœuvrait pour sortir la BMW du parking, je vis les quatre joueurs de tarot sur le seuil du bistrot, l'esprit embrumé comme au sortir d'un rêve, retourner dans le magma quotidien où leur femme les attendait.

J'espère, Rosine, que tu es toujours en train de lire ces feuilles et qu'elles ne sont pas passées à la corbeille à papier.

Chaque page écrite me délivre un peu. Il me semble que je t'écris avec le pus d'un abcès énorme qui me faisait tant souffrir et que j'ai pu enfin crever.

Je pourrais peut-être mettre au feu sans la lire cette lettre qui m'attend toujours sur la table, et te demander de revenir sans crainte, retrouver un homme nouveau...

Peut-être... Mais pour l'instant, je ne peux pas passer outre mon premier contact avec Solitude. Voici...

CHAPITRE 4

J'avais demandé à Ponge de m'emmener à Solitude. Il m'avait d'abord regardé bizarrement, des mots s'étaient noyés dans sa bouche, l'espace de quelques dixièmes de seconde, puis, comme s'il se ravisait, il m'avait sorti son sale petit sourire en coin et m'avait dit :

« Bien volontiers... »

Le silence régnait dans la voiture. Je suis bien certain aujourd'hui que Ponge, à ce moment-là, avait quelques remords, de me conduire, il le savait bien, au casse-pipe, le sourire aux lèvres. Mais il ne disait rien, le bougre, les yeux rivés sur la route blanche et le visage imperturbable.

Quant à moi, à mesure qu'on approchait, une appréhension grandissante me serrait le cœur. Solitude me tourmentait comme un rêve qui s'enfuit chaque fois qu'on pense le cerner. J'essayais de m'imposer à l'esprit les quelques bons souvenirs qui me restaient en mémoire de cette époque. Comme lorsque, avec Xavière, nous allions chercher le lait à Fontaine, avec un gros pot à lait que nous tenions chacun, de son côté, par une anse. Nous prenions un sentier qui traversait la forêt de sapins et qui rejoignait Fontaine en ligne droite, évitant tous les méandres de la route. La descente était un vrai plaisir. On faisait rouler le pot à lait devant nous, dans un boucan indescriptible et sacrilège, puis on le débarrassait un peu à la fontaine des aiguilles de sapin et de la terre collée, et on allait le faire remplir à la petite épicerie, dernier symbole du monde rural, aujourd'hui disparue avec ses propriétaires. Ça montait dur, pour revenir, avec le pot plein de lait et trop lourd pour mes petits bras. On s'arrêtait plusieurs fois dans la montée, on s'asseyait sur une vieille souche ou à même le sol, et on se racontait des histoires. C'était surtout Xavière qui parlait, elle connaissait plein d'histoires, elle était passionnée par la mythologie grecque. Ses héros favoris, ça n'était pas Indiana Jones ou Obi Wan Kénobi, mais plutôt Zeus, Œdipe, Ulysse et autre cyclope. Mais elle avait

une façon de raconter qui valait bien celle des plus grands metteurs en scène américains.

J'avais donc décidé de passer la nuit à Solitude. Cette idée géniale qui m'avait paru tout à l'heure tout bêtement normale et coulant de source (c'était chez moi, après tout !), devenait, à mesure qu'on approchait, d'une folle hardiesse. Tout seul dans cette maison que je ne connaissais plus, sans électricité, sans doute, sans literie, sûrement, démuné, seul, dans cette obscurité qui m'empêcherait de me situer, de prendre mes marques. Bon sang, quelle angoisse, tout d'un coup ! J'en étais presque à espérer que Ponge se propose de passer la nuit avec moi...

Tout contribuait à rendre le lieu et le moment inquiétant, cette brume épaisse qu'exploraient difficilement les phares de la BMW, ces arbres qu'on devinait de chaque côté de la route, comme une foule de fantômes immobiles, un froissement d'aile parfois, celle d'un ange noir, un hurlement lointain, satiné par le brouillard...

Je me mis à penser à Myriam pour tenter de calmer mon trouble, mais aussitôt la sale gueule de Léonard est venue tout bousculer pour s'incruster sur le pare-brise.

« Je n'ai pas vu d'hôtel à Fontaine... dis-je pour revenir à la réalité.

– Je suis en pension chez Noémie. Elle a trois chambres dont une que j'occupe, une qu'elle fait remettre en état, et la troisième qui est libre. Ça n'est pas le grand luxe, mais c'est calme et coquet. Les chambres ne ressemblent pas du tout à la salle du café. J'ai hérité d'une chambre entièrement rénovée il y a à peine 6 mois. Vous savez, avec les subventions qu'on touche dans ces cas là, quand on est propriétaire exploitant, les travaux sont presque gratuits. Pourquoi ? »

– Co...comment ?

– Je vous demande pourquoi vous me posez cette question.

– Comme ça... »

Ponge était un beau salaud. Il jouait avec moi comme le chat avec la souris. S'il attendait que je lui demande de faire demi-tour et de me réserver la chambre qui était libre, il se mettait le doigt dans l'œil. J'avais suffisamment d'amour propre pour ne pas revenir sur ce que j'avais décidé. Et j'étais assez con pour ça. Je sentais aussi la fibre du propriétaire commencer à vibrer en moi. Je n'irais pas à l'hôtel alors que j'avais dans ma poche les clés de MA maison, non !

On arrivait. C'est Ponge qui le disait, parce qu'on y voyait rien. Plus d'arbres qui délimitaient la route, rien que ces phares jaunes qui plongeaient dans le néant.

« Je vous approche de la porte, a-t-il dit. C'est plus prudent. J'ai entendu dire qu'il y avait un loup, dans les parages... »

J'ai haussé les épaules, mais mes yeux, lorsqu'ils se sont fixés sur Ponge, ont du sortir de leur orbite. Il continuait son travail de sape.

« Vous n'avez pas entendu le hurlement, tout à l'heure ? dit-il en me jetant un regard en coin.

– C'était un chien !

– Peut-être... Peut-être pas...

– Dites donc, M. Ponge ! Ça vous amuse certainement de vouloir me faire peur, mais premièrement, ça ne marche pas, et deuxièmement, ça n'est pas très malin ! »

Là, il éclata de rire.

« Allons, allons, ne vous en faites pas... un loup, ça ne mange que les petites filles et les grand'mères... pas les gaillards comme vous ! »

Et il ajouta, en aparté, cet imbécile, « ça serait tellement dommage... »

« Voilà, vous êtes arrivé.

– Je suis arrivé où ?

– Chez vous, mon petit Jean, at home. L'entrée de votre demeure est à dix mètres d'ici, à ma gauche.

– Ah bon, merci M. Ponge. Merci pour le voyage et bonne nuit... On aurait dû emmener une bouteille de whisky et prendre l'apéritif chez moi, non ?... »

Il ne répondit même pas. Je ne sais pas si ma voix tremblait, mais apparemment, il jubilait à l'entendre ainsi.

« Bon... Eh bien encore une fois, merci... ».

Descendre de la voiture me fit le même effet que, si j'avais été cosmonaute, sortir de ma capsule dans la nuit spatiale. Y avait-il un sol ? Oui. Je sentais du gravier crisser sous mes pas. Pendant que j'avançais vers ce qui me semblait être les premières marches d'un perron, Ponge manœuvra et positionna la BMW de façon à ce qu'elle éclaire mon chemin. La lumière des phares buta alors sur un obstacle vertical qui était logiquement la porte.

Je sortis le gros trousseau que m'avait confié Xavière, je cherchai la serrure et y tournai la clé. Je m'attendais à ce que ça résistât, au bout de tant d'années d'inactivité, mais l'ouverture fut facile. La porte grande ouverte, la lumière des phares s'engouffra dans le vestibule, de chaque côté de l'ombre interminable de mon corps. Un souffle de vent chaud me caressa, ainsi qu'un parfum de femme, bizarre, comme ces senteurs de fleurs anciennes qui embaumaient les habits de nos aïeules.

J'ai entendu la voiture de Ponge qui reculait pour reprendre la route. Il klaxonna plusieurs fois pour me saluer, et me laissa seul avec le mince filet de lumière de ma lampe électrique.

Combien de temps suis-je resté sur le pas de la porte, à balayer de ma lampe le hall d'entrée de la maison, sans pouvoir décider quel pied j'allais y mettre en premier ?

J'avais des trous de mémoire. Je ne me souvenais plus de la position des pièces. A gauche, une armoire à glace renvoyait mon image fantomatique lorsque j'y dirigeai le rayon de la lampe. Du même côté, une porte fermée, celle de la cuisine, sans doute. En face, un long corridor qui s'enfonce dans le noir absolu. A côté, un escalier de pierre sous lequel, caché, j'avais entendu mon père et ma grand-mère s'assassiner de paroles fielleuses. A droite, un guéridon sur lequel trône le vase blanc qui avait échappé à toutes nos bêtises de gosses. Sur la droite, une porte, fermée elle aussi, celle de la bibliothèque, où nous n'avions pas le droit d'entrer. Et à côté, l'autre porte, le salon, sûrement.

Je ne sais pas quelle angoisse imbécile m'étreignait le cœur et m'empêchait de faire le moindre pas pour entrer. Je ne pouvais quand même pas rester là, immobile, jusqu'au petit matin... Maintenant que Ponge était parti, je n'avais plus d'autre choix que de passer la nuit ici, si possible dans ma chambre de gosse, de toute façon le plus confortablement qui soit.

Je te vois sourire, Rosine. Il ne faut pas. Je n'ai pas peur du noir. Sans me vanter, je peux dire qu'il en faut beaucoup pour m'impressionner, et je peux te raconter quelques situations assez effrayantes où mon stoïcisme en a étonné plus d'un. Tiens, par exemple, pour mes 16 ans, nous avons décidé, mes deux meilleurs copains (ceux qui sont morts, plus tard, dans un accident de voiture dont je suis sorti indemne) et moi, de passer la nuit dans un château hanté, en ruines, comme il y en a quelques uns dans le Périgord. Nous étions tous les trois férus d'histoires de fantômes, et nous avons longtemps cherché ce qui pourrait nous donner quelques frissons. C'était un drôle de beau cadeau d'anniversaire, que de se retrouver là, au milieu des vieilles pierres de ce manoir médiéval où, au 14^e siècle était morte une femme, la châtelaine, dans des circonstances étranges.

En deux mots, voilà l'histoire. Le châtelain s'appelait Raymond, et vivait avec son épouse Catherine, un amour parfait. Ils étaient jeunes, beaux, et dirigeaient le comté avec sagesse. Un jour cependant, la jeune femme tomba malade. Elle fut prise à intervalles réguliers de terribles maux de tête qui la laissaient sur le carreau. En ces temps reculés, l'aspirine n'existant pas, toutes les potions se révélèrent inefficaces. Catherine souffrait le martyre, cette terrible épreuve laissait des traces, elle